

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

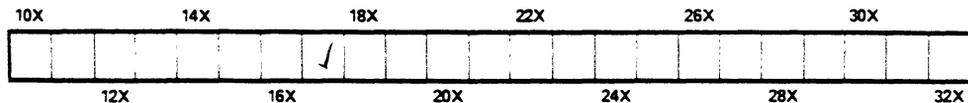
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



The co  
to the

The im  
possibl  
of the  
filming

Origina  
beginn  
the las  
sion, o  
other c  
first pa  
sion, a  
or illus

The las  
shall c  
TINUE  
whiche

Maps,  
differe  
entirel  
beginn  
right a  
require  
metho

R

EN

DE

*Enu*

P

Chez

G A B

# RÉLATION

DE CE QUI S'EST PASSE'  
EN LA MISSION DES PERES  
DE LA COMPAGNIE DE IESVS,  
AV PAYS  
DE LA NOUVELLE FRANCE,  
és Années 1655. & 1656.

*Enuoyée au R. P. LOVYS CELLOT,  
Pronincial de la Compagnie de IESVS,  
en la Prouince de France.*



A PARIS,  
Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur  
ordinaire du Roy, & de la Reyné,  
E T  
GABRIEL CRAMOISY, rue S. Iacques,  
aux Cicognes.

---

M. DC. LVII.  
*Avec Privilège du Roy.*



TA

R

*P.*

16

CH

*an*

II.

*no*

C

III.

*P.*

*de*

IV.

V.

VI.

VII.

VIII.

*N*

IX.

*P.*

*ob*

X.

*S*



TABLE DES CHAPITRES  
contenus en ce Liure.

**R**elation de ce qui s'est passé en la Mission  
des Peres de la Compagnie de Iesue, au  
Pais de la Nouvelle France, es années  
1655. & 1656. page 1

CHAP. I. Voyage du Pere Simon le Moyne  
aux Iroquois Agneronnons, 7

II. Ambassade des Iroquois Onontae-  
ronns, qui demandent des Peres de nostre  
Compagnie, pour se faire Chrestiens, 16

III. Voyage du Pere Ioseph Chaumont & du  
Pere Claude Dablon, à Onontagué, pays  
des Iroquois Superieurs, 25

IV. Arriuée des Peres à Onontagué, 44

V. Les Peres traittent avec ces Peuples, 50

VI. Les Peres font leurs presents, 56

VII. Réponse aux presents des Peres, 67

VIII. Les premiers fruiets recueillis en cette  
Mission, 76

IX. Quelques guerisons remarquables. Le  
Pere continue ses instructions. Les Sauvages  
obeissent à leurs songes, 90

X. Ceremonies pour la Guerre. Et quelques

*5 de 1710  
ann / m / i  
x. m. k*

## Table des Chapitres.

<i>Combats,</i>	110
XI. <i>L'occasion de la Guerre contre la Nation de Chat,</i>	115
XII. <i>Conseils tenus entre ces Peuples. Rencontre des Hurons. Execution d'un prisonnier. Vision d'un Sauvage,</i>	120
XIII. <i>Départ du Pere Claude Dablon d'Onontagué, pour retourner à Kebec,</i>	132
XIV. <i>De l'arriuée d'une troupe d'Algonquins, nommez les Outaouak,</i>	146
XV. <i>Le depart des Algonquins Outaouak, &amp; de leur defaite,</i>	151
XVI. <i>De la mort du Pere Leonard Garreau,</i>	158

*Extrait du Priuilege du Roy.*

**P**AR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois & Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS, au Pays de la Nouvelle France, es années 1655. & 1656. &c.* Et ce pendant le temps & espace de sept années consecutives. Avec defences à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire; aux peines portées par ledit Priuilege. DONNE' à Paris le 23. Decembre 1656. Signé, Par le ROY  
son Conseil,

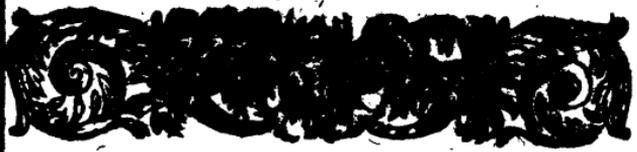
CRAMOISY.

*Permission du R. P. Provincial.*

**N**OVVS LOVYS CELLOT, Provincial  
de la Compagnie de IESVS, en la  
Prouince de France, auons accordé  
pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN  
CRAMOISY, Marchand Libraire, Im-  
primeur ordinaire du Roy & de la Rei-  
ne, Directeur de l'Imprimerie Royale  
du Loure, Bourgeois & Ancien Es-  
cheuin de cette Ville de Paris, l'impres-  
sion des Relations de la Nouvelle Fran-  
ce. Fait à Paris ce 28. Decembre 1656

Signé, LOVYS CELLOT.

RELATION



# RELATION

## DE CE QUI S'EST

## PASSE' EN LA MISSION

## DES PERES DE LA COMPAGNIE

## de IESVS, au Pais de la Nouvelle

## France, és années 1655. & 1656.

ENVOYEE

AV R. P. LOVYS CELLOT

*Prouvincial de la Compagnie de IESVS*

*en la Prouince de France.*



ON R. P.

Pax Christi,

*Comme les Semaines*

*sont composées de iours, & de nuits: les*

*aisons, de froid & de chaud, de pluyes*

A

## 2 Relat. de la Nouvelle France

*Et de beaux temps : ainsi pouuons nous dire , que nostre année n'a esté qu'un mélange de ioyes , Et de tristesses ; de bons Et de mauuais succès. De sçauoir qui des deux a emporté le dessus : i'en laisse le iugement à V. R. Et à tous ceux , à qui l'estat de nos Missions , que ie luy enuoye , sera communiqué.*

*On n'auoit point veu depuis vingt ans , les vaisseaux arriner de si bonne heure en ce pais cy , ny en plus grand nombre. On en a veu cinq ou six tout à la fois mouiller à la rade de Kebec , Et cela dès le beau commencement du mois de Iuin. Voila nostre ioye , commune avec tous les habitans du pais. Mais n'ayant rencontré aucun de nos Peres dans les vaisseaux , qui nous vint secourir en la conqueste des ames , nous en auons ressentý une tristesse toute particuliere.*

*Au mois de Septembre de l'année derniere 1655. deux de nos Peres monterent*

és années 1655. & 1656. 3

du païs des Iroquois Onontarons pour  
donner commencement à une nouvelle  
Mission, parmi des peuples, qui apres  
nous auoir tuez, massacrez, bruslez, &  
mangez, nous venoient rechercher. Le  
succès de cette entreprise, nous a donné de  
la crainte pendant tout l'Hyuer; mais le  
retour de l'un des deux Peres au Prin-  
temps dernier, accompagné de quelques  
Capitaines Iroquois, a changé cette crainte  
en quelque assurance, qui nous fait espe-  
rer un bon succès de cette entreprise.

Cette esperance s'est notablement ac-  
creüe, par le zele, & par le courage, de  
quatre de nos Peres, & de deux de nos  
Freres, & de cinquante iennes François,  
qui sont allez ietter les fondemens d'une  
nouuelle Eglise, en un lieu où le Demon,  
& la cruauté, ont regné, peut-estre de-  
puis le Deluge. Les Iroquis Onontaro-  
nons qui nous estoient venus visiter, triom-  
phoient d'aise, voyant que nous secon-

#### 4 Relat. de la Nouvelle France

dions leurs desseins. La ioye, qui paroïssoit sur leur visage, & dans leurs paroles, redondoit dans nos cœurs. Mais cette feste fut bien tost troublée, par le massacre, & par la prise de soixante & onze Hurons Chrétiens, partie enleuez, partie assommez, par les Iroquis Agneronons, dans l'Isle d'Orleans, à deux lieues de Kebec. Voyla un grand mélange de bien & de mal, de ioye & de tristesse.

Sur la fin du mois d'Aoust, nous vismes paroistre cinquante Canots, & deux cens cinquante Sauvages, chargez des tresors du país, qui venoient trafiquer avec les François, & demander des Peres de nostre Compagnie, pour les aller instruire, dans les épais Forests de leur país, éloignées cinq cens lieues de Kebec. A la veuë d'un si beau iour, on oublie toutes les mauvaises nuits passées, deux de nos Peres & un de nos Freres s'embarquent avec trente François, mais les Agnero-

no  
fer  
au  
le  
pa  
l'a  
pre  
dir  
nie  
&  
Di  
pu  
No  
que  
gile  
qui  
non  
tre  
tit  
cou  
dra

es années 1655. & 1656. &  
nons, que nous appellons les Iroquois in-  
ferieurs, qui n'ont iamais voulu de paix  
avec nos Alliez, comporent en un moment  
le fil de nos esperances, attaquant ces  
pauvres peuples à leur retour, & tuans  
l'un des deux Peres, qui leur alloient  
prescher l'Evangile dans leur país.

Vous voyez bien, que nous pouuons  
dire avec verité, que les iours de cette der-  
niere année ont esté boni & mali, bons  
& mauvais, comme les iours de Iacob.  
Disons plustost, qu'ils ont tous esté bons,  
puis qu'ils se sont passez en la Croix.  
Nous auons cette consolation, que c'est la  
querelle de Iesus-Christ, & son Euan-  
gile, qui est la cause de nos trauaux, &  
qui nous oste la vie. Nous ne nous eston-  
nons point à la veüe de nostre sang. No-  
tre douleur & nostre tristesse est nostre pe-  
tit nombre, nous crions à l'aide, & au se-  
cours, & nous croyons que V. R. enten-  
dra nos cris, & nos voix, quoy que nous

6 Relat. de la Nouvelle France  
sez de bien loin, & qu'elle nous enuoyena  
six braues Peres au prochain embarque-  
ment, gens de cœur, qui ne s'effrayent  
point à la veüe de mille morts, qu'il faut  
tous les iours subir, en cherchant des Bar-  
bares dans les tanières de leurs grands  
bois. Nous la prions instamment de nous  
accorder nostre demande, & de nous se-  
courir de ses prieres, & de celles de tous  
nos Peres & Freres de sa Prouince.

D E V. R.

A Kebec ce 7. Se-  
ptembre 1656.

Le tres-humble, & tres-obeissant  
seruiteur en Nostre Seigneur,

JEAN DE QVENS.

---

CHAPITRE I.

*Voyage du Pere Simon le Moyne aux  
Iroquois Agnieronnons.*

**I**L auoit esté iugé necessaire, dès l'Esté de l'année derniere 1655, d'enuoyer vn Pere de nostre Compagnie dans le pais des Iroquois Agnieronnons, pour affermir la paix avec eux, par ce témoignage de confiance & d'amour. La fort estant heureusement tombé sur le Pere Simon le Moyne, il partit pour cét effet de Montreal, le dix-septième iour d'Aoust, avec douze Iroquois, & deux François.

C'est vn chemin de precipices, de lacs & de riuieres: de chasse, de pesche, de fatigue, & de recreation, selon les lieux où on se retrouve. Nos voyageurs furent bien-rost apres leur depart dix-huit Vaches sauages, en moins d'vne heure, en des Prairies que la nature seule a preparées à ces troupeaux, qui sont sans maistre. Ils firent naufrage vn peu plus

8 *Relation de la Nouvelle France*

loin, dans vn torrent impetueux, qui les porta dans vne baye, où ils trouuerent vn calme le plus doux du monde. La faim les accueille à quelques iournees de là, qui leur fit trouuer bon tout ce qu'ils prenoient à la chasse; tantost vn Loup, ou vn Chat sauuage; tantost vn Ours ou vn Renard; en vn mot quelque beste que ce fut. Ils sont quelquefois obligez de se coucher, n'ayant beu que de l'eau bouillie, detrempee de terre & d'argille: les fruits sauuages n'ont plus pour lors d'amertume, ils paroissent delicieux au goust, à qui la faim sert d'vn bon sucre.

Le Pere arriua dans le bourg d'Agnice le dix-septieme iour de Septembre. On l'y receoit avec des carettes extraordinaires, & on luy presente à l'abord trois colliers de pourcelaine. Le premier, pour arrester le sang, qui se pourroit repandre en chemin, & qui luy causeroit des frayeurs: c'est à dire, qu'il ne deuoit point craindre qu'on le tuast traitreusement. Le second, pour conforter son cœur, & empescher qu'aucune emotion ne luy peust troubler son repos. En-

fin, il falloit luy lauer les pieds d'un baulme precieux, pour adoucir les fatigues d'un si long voyage: & ce fut le troisiéme collier de pourcelaine.

Le iour suiuant tout le peuple estant assemblé dans la place publique, le Pere exposa les presens qu'il apportoit de la part d'Onnontio, Gouverneur du País. Et au lieu de commencer cette action par un chant à leur ordinaire; il adressa sa parole à Dieu, à haute voix, & dans la langue du país, le prenant à témojn de la sincerité de son cœur, & le coniu-rant de prendre la vengeance de ceux qui fausseroient leur foy, & qui contre- uiendroient à vne parole donnée si so- lemnellement à la veüe du Soleil & du Ciel. Ce qui agrea puissamment à ces peuples.

Vn des Capitaines Iroquois fit paroître à son tour de tres-riches presens, pour respondre à tous les articles de paix que le Pere auoit proposez. Le plus beau & le premier de ces presens, estoit vne grande figure du Soleil, faite de six mil grains de pourcelaine; afin, dit-il, que les tenebres n'ayent point de part à

10 *Relation de la Nouvelle France*

nos conseils, & que le Soleil les éclaire, mesme dans le plus profond de la nuit.

Ces Nations ne sont composées que de fourbes, & toutefois il faut se confier à leur inconstance, & s'abandonner à leur cruauté. Le Pere Isaac Ioques fut assommé de ces perfides, lors qu'ils luy témoignoyent plus d'amour. Mais puis que Iesus-Christ a enuoyé ses Apostres, comme des Agneaux entre des loups, pour faire d'un loup un Agneau, nous ne devons pas craindre d'abandonner nos vies en semblables rencontres, pour mettre la Paix & la Foy, où la guerre & l'infidelité ont tousiours esté dans leur regne.

Ce conseil s'estant passé dans des agrémens reciproques, le Pere prit dessein de pousser iusques à la Nouvelle Hollande, à dix ou douze lieues de-là. Vne Chrestienne Hurone, captiue des Iroquois depuis six ans, l'attendoit en chemin avec vne sainte impatience, & le receut avec ioye, luy apportant vne petite innocente à baptizer, que Dieu luy auoit donnée dans sa captiuité, & qu'elle nourrissoit pour le Ciel. C'est

és années 1655. & 1656. II

une consolation bien sensible, de recevoir ces fruits du Sang de Iesus-Christ, dans un pais barbare, au milieu de l'infidelité. Le compliment que luy fit une bonne femme, ne sent rien de la barbarie. Ta venue, luy dit-elle, nous réjouit iusques au fond de l'ame : nos plus petits enfans en sont si aises, qu'ils en vont croistre à veüe d'œil : & ceux mesme qui ne sont pas encore nez, sautent de réjouissance dans le ventre de leurs meres, & ils veulent en sortir au plustost, pour auoir le bien de te voir.

Le Pere fut receu avec de grands témoignages d'affection de la part des Hollandois, où nouvellement il estoit arriué un grand malheur. Quelques Sauvages voisins de Manathe, qui est la place principale de la Nouvelle Hollande, ayant pris querelle avec un Hollandois, & en estant venus aux mains, ils furent assez mal traitez ; deux ou trois de leurs gens y estans demeurez sur la place. Pour se vanger de cette iniure, ces Sauvages se rallierent environ deux cens, & mirent le feu à une vingtaine de Métairies écartées ça & là ; massacrant ceux

12 *Relation de la Nouvelle France*

qui faisoient quelque resistance, & menant les autres captifs, hommes, femmes & enfans, iusques au nombre d'environ cent cinquante. Nous ne scions pas quelle suite aura eu cette affaire.

Au retour de ce voyage de la Nouvelle Hollande, le Pere se vit en grand danger d'estre la victime d'un demon d'enfer, ou d'un homme qui contrefaisoit le Demoniacle; courant comme un enragé par les cabanes, & chantant d'un ton animé de fureur, qu'il vouloit tuer Ondesok: (c'estoit le nom du Pere.) Il rompt, il brise tout, & approchant du Pere, la hache en main, l'ayant haussée pour ramener son coup, comme voulant luy fendre la teste, il est arresté au moment de cet attentat. Il continuë toutefois la fureur, & son chant funeste, iusques à ce qu'une femme Iroquoise luy dit, Tue mon chien, & qu'il soit la victime en la place d'Ondesok, car il est trop de nos amys. A ce mot, il s'appaie, il fend la teste de cet animal d'un coup de hache, & le porte par tout, comme en triomphe.

Le lendemain matin, les parens de ce

*es années 1655. & 1656.* 13

furieux apporterent vn present de porcelaine au Pere, pour essuyer, luy disoient-ils, la pouffiere de la nuit; car c'estoit dans l'horreur des tenebres que cecy estoit arriué.

Il faut parmy ces peuples, estre toujours en crainte, sans craindre toutefois, puis qu'un cheueu ne tombera pas de nos testes, sans la permission de celuy, qui nous conserue entre ses bras, & qui a le soin de nos vies, d'autant plus que nous les abandonnons pour les interests de sa gloire.

Vn Chrestien Huron, captif des Iroquois depuis vn an, n'en fut pas quitte de la seule peur. On luy fendit la teste, sans autre forme de procez, sous vn simple soupçon, qu'il auoit declaré au Pere, quelques desseins qu'ils vouloient luy tenir cachez.

Cela n'empescha pas le retour du Pere, & des deux François ses compagnons: à qui trois Iroquois se ioignirent, pour leur seruir d'escorte, & de guide. L'Hyuer estant trop auancé, il y eut beaucoup à souffrir, principalement depuis le rencontre qu'ils firent de quel-

14 *Relation de la Nouvelle France*

ques Iroquois Agnieronnés, qui auoient esté pourſuiuïs par vne bande d'Algonquins, qui auoient pris trois de leurs compagnons captifs. Cette crainte des Algonquins, dont ils redoutoient le rencontre, obligea nos voyageurs à quitter leurs canots, & quaſi tout leur equipage, pour ſe ietter dans vne ſapiniere perduë, où il n'y auoit ny chemin, ny route; tout n'eſtant rien que mareſcages d'eaux croupiſſantes à demy-glacées. Par mal heür, le Ciel ſe courrit, & le Soleil ſ'eſtant caché, qui ſert de bouſſole & de conduite à tous ces peuples, dans les bois, ils ſ'égarèrent entièrement. La nuit les obligea de ſ'arreſter au pied d'vn arbre, dont les racines & vn peu de mouſſe, les empeſcha de coucher dans l'eau: c'eſtoit le neuſième iour du mois de Nouembre.

Le lendemain il faut marcher dès la pointe du iour, dans vn temps pluuieux, & à trauers ces mareſcages, dont ils ne trouuent aucune iſſuë, ſi non bien proche de la nuit. Eſtans ſortis de là, ce ne ſont que ruiſſeaux, & que terres mouuantes, où ils enſoncèrent dans la bouë

*és années 1655. & 1656.* 15

jusques au genoüil. Ils se voyent enfin arrestez d'vne grande riuere & profonde. Ils couppent incontinent cinq ou six arbres d'vne iuste grandeur, qu'ils pouf- sent en l'eau; & les ayant liez ensemble, ils en font vn cayeux, & comme vn pont flottant, sur lequel ils passent cette riuere, avec de longues perches, qui leur seruent de rames & d'auirons; tout cela, sans auoir dequoy faire vn demy- repas.

Le iour d'apres, ils ne voyent pas plus clair dans leurs égaremens, quoy que de temps en temps, ils montent au haut des arbres, pour reconnoistre le país: sinon sur le soir, qu'ils arriuerent au bord d'vn ruisseau, qui leur estoit connu; mais où toutefois ils ne trouuerent rien de quoy manger.

Enfin, le quatriéme iour de leur long égarement, de leurs grandes fatigues, & de la cruelle faim qui les suiuoit par tout, ils arriuerent à la veüe de Montreal, de l'autre bord de la riuere, où ayant fait du feu, & ayant tiré trois ou quatre coups de fusil, pour donner aduis de leur retour, la charité de nos François fut

16 *Relation de la Nouvelle France*  
prompte à leur porter quelque secours,  
& à les repasser en canot, au lieu d'où ils  
estoyent partis depuis près de trois mois.

---

## CHAPITRE II.

*Ambassade des Iroquois Onontaeron-  
nons, qui demandent des Peres de  
nostre Compagnie pour se  
faire Chrestiens.*

**L**ors que le Pere Simon le Moyne fut enuoyé aux Iroquois Agnieronnons, qui sont plus voisins de Montreal & de Kebec, & qui faisans la Paix avec nous, ont tousiours continué dans les desseins de guerre, avec les Algonquins & les Hurons: en mesme temps les Iroquois Onontaeronnons, qui sont plus éloignez, vinrent en Ambassade de la part de toutes les Nations Iroquoises d'en-haut, pour l'affermissement de la Paix, non seulement avec les François, mais aussi avec les Algonquins & les Hurons.

*Les années 1655. & 1656.* 17

Ils estoient dix-huit de compagnie en cette ambassade, qui passerent par Montreal & par les trois Rivieres, pour venir à Kebec, & pour y trouver Monsieur de Lauson Gouverneur du pais, & en suite les Sauvages Algonquins & Hurons, qui y font leur demeure.

Le temps du conseil estant pris au douzieme de Septembre 1655. iour de Dimanche, à l'heure de midy, vn grand monde s'y trouua. Au milieu de cette assemblée, le principal Ambassadeur, qui portoit la parole, fit paroistre vingt-quatre colliers de porcelaine, qui aux yeux des Sauvages, sont les perles & les diamans de ce pais.

Les huit premiers presens s'adressoient aux Hurons & aux Algonquins, dont les principaux chefs s'estoient trouvez à l'assemblée. Chaque present son nom different, selon les diuers effets qu'ils pretendent imprimer dans les esprits & dans les cœurs.

C'est trop pleuré, dit l'Ambassadeur aux Hurons & aux Algonquins, il est temps d'essuyer les larmes, que vous versez en abondance, pour la mort de

18 *Relation de la Nouvelle France*

ceux que la guerre vous a enleuez. Voici vn mouchoir pour cét effet. Ce fut le son premier present.

Le second, fut pour essuyer le sang qui auoit rougy les montagnes, les lacs, & les riuieres, & qui crioit vengeance contre ceux qui l'auoient respandu.

L'arrache de vos mains la hache, les arcs, & les fleches, dit-il, faisant paroistre son troisiéme present, & pour couper le mal iusques à la racine, i'arrache toutes les pensées de guerre de vostre cœur.

Ces peuples croyent que la tristesse & la colere, & toutes les passions violentes, chassent l'ame raisonnable du corps, n'y ayant que l'ame sensitiue, que nous auons commune avec les bestes, qui y reste durant ce temps-là. C'est pourquoy en ces rencontres ils font d'ordinaire vn present, pour remettre l'ame raisonnable dans le siege de la raison, & ce fut le quatriéme present.

Le cinquiéme, estoit vn breuagement decinal, pour chasser toute l'amertume de leur cœur, & les restes du fiel & de la bile, dont ils pourroient estre irritez.

Le fixième present, pour leur ouvrir les oreilles aux paroles de la verité, & aux promesses d'une vraye paix, sçachant bien que la passion rend lourds & aveugles, ceux qui s'y laissent emporter.

Le septième present, pour donner assurance que les quatre Nations Iroquoises d'en-haut, estoient dans les sentimens de la Paix, & que leur cœur ne seroit iamais diuisé.

Il n'y a que l'Iroquois d'en-bas, Agnieronnon, qui ne peut arrester son naturel guerrier. Son esprit est toujours en fougue, & ses mains se nourrissent de sang. Nous luy osterons la hache d'armes de la main. Nous reprimerons sa fureur: car il faut que la Paix regne par tout en ce país. Ce fut là le huitième present, & la dernière des paroles adressées aux Algonquins & aux Hurons.

Les suivantes estoient pour les François, adressées à Monsieur nostre Gouverneur, qu'ils nomment Onnontio. Pour essuyer les larmes des François. Pour nettoyer le sang, qui avoit este

respandu. Pour calmer nos esprits. Pour nous seruir de medecine, & d'un breuage plus doux que le sucre & le miel,

Le treisieme present fut, pour inuiter Monsieur nostre Gouverneur, à enuoyer vne escoüade de François en leur pais, pour ne faire qu'un peuple avec nous, & affermir vne alliance semblable à celle que nous contractasmes autrefois avec la Nation des Hurons, nous y estans habituez.

Le quatorzieme present. Pour y auoir des Peres de nostre Compagnie, qui enseigneroient leurs enfans, & en feroient un peuple tout Chrestien.

En outre, ils demanderent des Soldats François, qui deffendroient leurs bourgades contre l'irruption de la Nation des Chats, avec lesquels ils sont en grande guerre. Et ce fut là leur quinzieme present.

Le seizieme estoit. Pour nous destiner vne place dans le centre de toutes leurs Nations, où nous esperons, si Dieu fauorise nos entreprises, d'y eriger vne nouvelle sainte Marie, semblable à celle que nous auons autrefois veüe fleurir au

au milieu du país des Hurons.

Mais afin que les mesaises qui accompagnent d'ordinaire les commencemens d'une nouvelle habitation, ne nous en détournassent point, ils nous y estendirent vne natte, & des lits de campagne; sur lesquels nous peussions reposer plus doucement.

Le dix-huictième present, estoit vn May, qu'ils éleuoient iusques aux nuës, deuant cette maison nouvelle de sainte Marie. Ils vouloient dire par ce present, que le centre de la Paix, & le lieu où tous les esprits deuoient se reünir, seroit en cette maison, deuant laquelle ce grand May seroit erigé si haut, que l'on pourroit le voir de tous costez, & que toutes les Nations les plus éloignées y viendroient aborder.

Le dix-neufième present. Pour attacher le Soleil au haut du Ciel, au dessus de ce May, afin qu'il y battit à plomb, & qu'il n'y eust point d'ombre: que tous les conseils & les traitez qui s'y feroient, ne fussent point dans les tenebres de la nuit; mais que tout y fust en plein iour, éclairé du Soleil, qui voit tout, & qui

n'a que de l'horreur pour les trahisons, qui se plaisent à l'obscurité.

En suite, ils allumerent vn feu, pour tous ceux qui iroient en ce lieu là nous visiter.

Le vingt-vnième present, affermissoit les bras d'Onnontio. C'est à dire, que Monsieur nostre Gouverneur, ayant cy-deuant protégé dans son sein les Algonquins & les Hurons, avec autant d'amour qu'une mere tient son enfant entre ses bras; il estendit aussi sur eux des soins & des amours de Pere. C'est toy, Onnontio, dirent-ils, à Monsieur le Gouverneur, qui as soustenu la vie de toutes les Nations qui te sont alliées, & qui se sont iettées entre tes bras. Serre les étroitement, & ne te lasse pas de les embrasser; qu'elles vivent en ton sein car tu es le Pere du païs.

Le vingt-deuxième present, nous affeureoit que les quatre Nations Iroquoises d'en-haut, n'estoient qu'un cœur, & n'auoient plus qu'une pensée, dans vn desir sincere de la Paix.

Après cela, ils demanderent des armes contre la Nation des Chats.

Enfin, le dernier des presens, fut fait par vn Capitaine Huron, ancien captif des Iroquois, & maintenant Capitaine chez eux. Cét homme se leua, le Chef de l'Ambassade ayant finy. Mes freres, dit-il aux Hurons, ie n'ay point changé d'ame pour auoir changé de pais : & mon sang n'est pas deueu Iroquois, quoy que i'habite parmy eux. Mon cœur est tout Huron, autant que ma langue. Je me tiendrois dans le silence, s'il y auoit quelque fourbe en cette Paix, dont on vous porte la parole. L'affaire est bonne, embrassez-la sans deffiance. Disant cela, il leur donne vn collier, comme le seau de sa parole, pour assurance qu'ils n'estoient pas trompez.

Il eust fallu respondre à tous ces presens par d'autres reciproques, n'estoit que nous estions dans le dessein d'enuoyer en leur pays deux de nos Peres, pour entrer plus auant dans leur cœur, & pour ne rien épargner en vne affaire de telle consequence. Cét heureux partage tomba sur le Pere Ioseph Chaumont, & sur le Pere Claude Dablon: le premier

24 *Relation de la Nouvelle France*

possede la langue, le sceur & l'esprit des Sauvages. Le second est, nouvellement venu de France, dans le dessein & dans les desirs de cette Mission.

Nos esprits auoient esté puissamment partagez, si nous exposerions nos Peres à cette nouvelle occasion, auant le retour du Pere Simon le Moyne, qui estoit encore entre les mains des Iroquois Agnieronnons. Car comme ces Nations sont perfides, il n'y a rien de plus conforme à leur genie, qu'ayant sur nous de si grands auantages, en des personnes qu'elles sçauent bien nous estre cheres & precieuses, elles viennent fondre sur nous, sur nos Hurons & sur nos Algonquins, lors que l'on ne seroit plus dans la crainte, & que les pensées de la Paix, auroient osté à la pluspart les deffiances de la guerre. Toutefois le sentiment de Monsieur nostre Gouverneur, fut qu'il falloit tout hazarder, pour tout gagner, estant à craindre que si nous perdions cette occasion, ce ne fut vne rupture de la Paix, témoignant trop nos deffiances. Son conseil se trouua dans les mesmes pensées; & nos Peres, sur lesquels deuoit

és années 1655. & 1656. 25

tomber cét heureux sort, ne doutoient point qu'il ne fallut partir, y allant des interests de la gloire de Dieu, & du salut des ames, dont les Anges nous appelloient à leur secours, & pour lesquels la charité de Iesus-christ nous doit presfer.

Enfin nos Peres & ces Ambassadeurs; nous quitterent le dix-neufiême de Septembre. Je ne scaurois plus fidelement exposer la suite de leur voyage, & les fruits que Dieu en a tirés, que par le journal que le Pere Dablon nous en a écrit.

---

### CHAPITRE III.

*Voyage du Pere Ioseph Chaumont, &  
du Pere Claude Dablon, à  
Onontagué; païs des Iroquois  
Superieurs.*

**L**es Peuples nommés Agneronnons; s'appellent les Iroquois d'endas, ou les Iroquois Inferieurs; & nous prenons

26 *Relation de la Nouvelle France*

les Onontaeronons, & autres Nations, qui leurs sont voisines, pour les Iroquois d'en-haut, ou les Iroquois Superieurs; pource, qu'ils s'auancent dauantage en montant vers la source du grand fleuve Saint Laurent, & qu'ils habitent vn pais plain de montagnes. Onontae, ou bien, comme les autres prononcent, Onontague, est la principale demeure des Onontaeronons, & c'est en ce lieu, où s'est fait nostre voyage.

Estant donc partis de Kebec le 19. Septembre 1655. de Montreal le 7. d'Octobre; nous montasmes le saut de Saint Louÿs; ce sont des courrans d'eau, & des brisans, qui durent environ vne lieue. Comme ce passage est assés rude, & difficile, nous ne fismes que quatre lieues cette premiere iournée. Le lendemain nous allasmes trouuer, à vn quart de lieue de nostre giste, quelques-vns de nos Sauuages, qui nous auoient precedés, pour auoir le loisir, en nous attendant, de faire des Canots. Nous passasmes le reste du iour avec eux, pour les attendre.

Le 9. nous trauersames le Lac nommé

de Saint Louÿs, qui se rencontre au beau milieu du liét du fleuve de Saint Laurent. Ce grand fleuve forme des Lacs en quelques endroits, répandant ses eaux dans des lieux plus plats, & plus bas, puis les reserrant dans son canal.

Le 10. qui étoit vn Dimanche, nous eufmes la consolation de dire la Sainte Messe: comme nos guides attendoient le reste de leurs gens, nous eufmes bientôt dressé vn Autel, & vne Chapelle viuante, puis qu'elle étoit bâtie de feuillages. Nous fîmes du vin des résains du pais, que les Lambruches portent en assez grande abondance. Nos deuotions faites, nous nous embarquâmes, & à peine auions nous fait vne lieuë, que nous trouuâmes des chasseurs Sonontaronnons, qui nous dirent que leur Nation deuoit enuoyer vne Ambassade aux François, sur l'Automne, ce qu'ils ont executé.

Le 12. nous passons quantité de rapides à force de rames; & sur le soir, au lieu de nous reposer, ayant bien trauillé dans ces courans, qui s'étendent environ cinq-lieuës, il nous fallut faire le

28 *Relation de la Nouvelle France*

guet, & nous tenir sur nos gardes: pour ce que nous apperceusmes des Agnerons, grands ennemis des Hurons, dont nostre bande étoit en partie composée.

Le 13. nous ne fîmes pas grand chemin, pour ce que nos provisions manquant, nos chasseurs & nos pêcheurs; alloient chercher leur vie' & la nostre, dans les bois, & dans les riuieres.

Le 14. la pesche, ny la chasse ne nous fauorisant point, & nos viures se trouuant bien-courts, & nos dents allongées par la faim, nous fîmes curée d'vne vache sauuage, c'est à dire d'vne espece de biche, car ces animaux ont le bois fait eomme ceux des cerfs, & non comme les cornes de nos taureaux d'Europe; cette pauvre beste s'estoit noyée, & sa chair sentoit bien mal: mais l'appetit est vn braue Cuisinier: il ne mit dans ce mets ny sel, ny poiure, ny cloux de girofle; & cependant il nous le fit trouuer de haut goust. Disons plustost, que le zele & l'ardeur qu'on a de gagner ces pauvres gens à Dieu, répand vn sucre si doux sur toutes les difficultés qu'on y

és années 1655. & 1656. 29

rencontre, qu'on trouue en verité  
*dulcedinem in forti* la douceur dans l'amer-  
tume.

Le 15. Dieu nous fit passer de la disette dans l'abondance. Il donna huit ours à nos chasseurs. Aussi-tost, nous vismes quasi tous nos gens deuenus bouchers, & cuisiniers. On ne voioit que chair, que gresse, que peaux tout à l'entour de nous, quatre marmittes bouilloient incessamment, & quand il en fallut venir aux cousteaux & aux dents, iamais personne ne demanda ny pain, ny vin, ny sel, ny saulce. Il est vray que la chair d'ours est fort bonne en ces rencontres, sans saupiquets. La pluie suruenant là dessus obligea nos affamés à se refaire tout le iour, sans douleur de perdre le beau-temps.

Le 17. l'abondance continuë, nos gens tuent trente ours, vn seul en tua dix pour sa part. L'vne des ceremonies du festin, qui suiuit ce grand carnage, fut de boire de la gresse de ces ours, apres le repas: comme on boit de l'hypocras en France: & ensuite ils se froterent tous, depuis les pieds iusques à la teste,

avec cette huile ; car en verité la gresse d'ours fonduë paroît de l'huile.

La nuit du 18. au 19. nous eufmes le diuertissement d'un accident agreable. Vn de nos Sauvages s'éueille à minuit tout hors d'haleine , palpitant ; etiant , se tourmentant comme vn insensé. Nous crûmes d'abord qu'il étoit tombé du haut mal , tant il auoit de conuulsions violentes. On court à luy , on l'encourage , mais il redouble ses eris , & sa furie ; ce qui iettoit déjà la crainte dans les esprits , en sorte que l'on cacha les armes , de peur qu'il ne s'en faisist : pendant que les vns preparent vn breuage pour le guerir , les autres l'arrestent le mieux qu'ils peuuent ; mais il s'échappe de leurs mains , & se va ietter dans la riuere , où il se demenoit étrangement ; on court apres luy , on le retire , & on luy prepare du feu. Il dit qu'il a grand froid : mais pour se chauffer , il se retire du feu , & se va placer aupres d'un arbre ; on luy presente la medecine preparée ; il ne la iuge pas propre à son mal. Qu'on la donne à cet enfant ( dit-il ) monstrant la peau d'un ours

*és années 1655. & 1656.*

31

remplie de paille. Il fallut luy obeïr, & la verser dans la gueule de cét animal. Jusques alors tout le monde étoit dans l'apprehension, enfin apres avoir esté bien interrogé, quel étoit son mal, il dit, qu'il auoit songé qu'un certain animal, dont le propre est de se plonger dans l'eau, l'auoit éueillé, & s'étoit mis dans son estomach; que pour le combattre, il s'étoit allé ietter dans la riuere, qu'il en vouloit estre victorieux; pour lors, toute la crainte se changea en risée. Il falloit pourtant guerir l'imagination blessée de cét homme: c'est pourquoy ils font tous semblant d'estre insensés comme luy, & d'auoir à combattre des animaux qui se plongent en l'eau. Là dessus ils se disposent à faire suerie, pour l'obliger à la faire avec eux, comme il crioit, & chantoit à gorge déployée dans le petit tabernacle où ils font cette suerie, imitant le cry de l'animal qu'il combattoit: ils se mirent aussi tous tant qu'ils étoient à crier, & à chanter selon les cris des animaux à qui ils croyoient auoir affaire, frappant tous ce miserable à la cadence de leur chant.

Quelle confusion d'une vingtaine de voix contrefaisant les canards, les sarcelles, & les grenouilles, & quel spectacle de voir des gens qui font des fous, pour guerir vn fol. Et apres tout, ils reüssirent, car nostre homme ayant bien sué, & s'estant bien lassé, se coucha sur sa natte, & dormit aussi paisiblement, que si rien ne fust arriué. Son mal venu par vn songe, s'en alla en dormant comme vn songe. Qui conuerse avec les Sauvages paiens, est en danger de perdre la vie par vn songe.

Le 19. nous n'auançons que de 3. petites lieuës.

Le 20. nous passons le saut du Lac, apres auoir traînés nos canots par quatre ou cinq rapides pendant vne demi-lieuë. La rapidité y est grande, & les bouillons fort éleués.

Le 24. nous arriuons de bon-heure au Lac Ontario. On tua sur le soir, cinq cerfs dans l'entrée du Lac. Il n'en falloit pas d'auantage pour arrester nostre équipage. Nous considerons à l'oisir la beauté de ce Lac, qui est à my chemin de Montreal, & d'Onontagué. C'est neantmoins

*es années 1655. & 1656.* 33

neantmoins la moitié la plus difficile sans comparaison. Il faut passer vn rapide furieux, qui fait comme l'ambouchure du Lac, en suite on entre dans vne belle plaine d'eau, semée de diuerses Isles distantes, l'vne de l'autre, d'vn petit quart de lieuë. C'est chose agreable de voir les troupeaux de vaches, ou de cerfs, nager d'isles en isles. Nos chasseurs leur coupent le chemin, lors qu'ils retournent en terre ferme, & en bordent tout le riuage; les conduisant à la mort, au lieu qui leur plaist.

Le 25. nous auançons 8. lieuës dans l'entrée du Lac, large de trois petits quarts de lieuës.

Le 26. nous y entrons tout de bon, tant sept à huit lieuës. Je n'ay rien veu de si beau, ny de si affreux. Ce ne sont qu'isles, que gros rochers grands comme des villes; tous couverts de cedres, & de sapins. Le Lac mesme est bordé de grosses roches escarpées, qui font peur à voir, cachées de cedres; pour la plus part. Etant sur le soir du côté du Nord, nous passons à ceuy du Sud.

Le 27. nous auançons 12. bonnes lieuës par vne infinité d'Isles grandes & petites. Apres quoy, on ne découvre que de l'eau de tous côtés. Le soir nous faisons rencontre d'une bande de chasseurs Sonontouaromons, qui ont passion de nous voir: Et pour le faire plus à leur aise, ils nous inuiterent à vn festin composé de bled- d'inde, & de febues cuites dans la belle eau toute claire. Ce mets assaisonné d'un petit filet du veritables amour à ses delices.

Le 29. nous arriuasmes sur les 9. heures du matin à Otihatangué. On nous presente la chaudiere de la bien-venue. Tout le monde est l'un sur l'autre pour nous voir manger. Otihatangué est vne riuere qui se décharge dans le Lac Ontario: elle est étroite en son emboucheure, mais bien large dans son liët ordinaire. Elle est riche en prairies, qu'elle fertilize, & qu'elle partage en quantité d'isles hautes & basses, toutes propres à femer du bled. La fecondité de cette riuere est telle, qu'en tout temps, elle porte diuerses sortes de poissons. Au printemps, si tost que les neiges sont

roduës, elle est pleine de poissons do-  
és, les carpes les suivent, l'achigen  
ent apres; c'est vn poisson plat, &  
ong d'vn demy pied, d'vn goust tres ex-  
ellent; apres luy viennent les barbuës:  
t à la fin de May, quand les fraises sont  
eures on y tuë l'esturgeon à coups  
e hache. Tout le reste de l'année iuf-  
ues en hyuer, le saumon fournit de-  
noy viure au Bourg d'Onontæ. Nous  
puchasmes hier sur les riuës d'vn Lac,  
pendant la glace sur la fin de l'hyuer,  
peſche ou pluſtoſt on puiſe du poiſ-  
n à ſeaux. C'eſt icy le premier giſte  
e nous ayons fait dans le païs des  
nontaeronnons. Nous y auons eſté  
cens avec de grands rémoignages d'a-  
tié. Vne vingtaine de Hurons, qui  
oient icy à la peſche, firent paroître  
contentement qu'ils auoient de voir  
Pere Chaumonot. Les vns ſe iettent  
on col, les autres l'inuitent au feſtin,  
autres luy enuoient des preſens. Il  
at, dit l'vn d'eux, que la Priere ſe faſſe  
public, la cabane eſt trop petite, & ce  
eſt pas choſe dont il ſe faille cacher. En  
et les infidelles, qui étoient preſens,

ne s'en formaliserēt pas. Le Pere entend les Confessions, instruit ces pauvre gens, qui n'auoient pas oūi parler de Dieu, depuis leur captiuité, les Hurons du Village de Contareia, qui n'auoient iamais esté instruits; pour ce qu'ils auoient de grandes auersions de la Foy, ont déjà commencé à se rendre prestant l'oreille avec attention aux discours du Pere. Tant il est vray que *afflictio dat intellectum.*

Le Pere rencontra icy, Otohens, l'hoste du feu Pere Garnier, & du Pere Garreau, dans la nation du Petun. Il fut si saisi de ioye à la veüe du Pere, qu'il ne peut parler d'abord, & fut obligé de differer à vn autre temps, à luy raconter toutes ses auantures; qui sont, & comme il estoit en chemin, luy, toute sa famille, & la fille du bon René nommée Ondoaskoua, menant vn canot chargé de peltegies, & portant des presents de la part de deux Capitaines de ce pais, qui demandoient place pour demeurer à Kébec, il fut malheureusement rencontré par les Onontaherons, toute sa famille fut prise, & dispersée.

uerfes cabanes, dont vne femme, ayant esté aduertie sous-main, que les Irenens de celuy, pour qui elle auoit esté donnée, vouloiēt la brusler: s'enfuit dans les bois avec son enfant, apres que René l'eust Baptizé.

Cen'est pas chose moins funeste, ce qu'il racompta de la mort, de cette pauvre Marthe Gahatio, sa sainteté est assez connuë. Dieu a voulu l'éprouuer bien rudement. Il dit donc que l'année, estant allé en guerre contre la nation du Chat, avec les Onontaherons, & pris, & saccagé vne Bourgade: trouua parmy les morts le bon René Ondiouanen, & sa fille parmy les captifs, avec cette Marthe, dont nous parlons. Ce fut à s'entr'encourager, à garder à Dieu leur promesse, & à mourir dans la profession de la Foy. La pauvre Marthe, qui ne pouuoit pas si bien suivre le victorieux, à cause d'un genouïllé, & d'un petit enfant, qu'elle auoit en de la peine à porter; fut cruellement bruslée en chemin. Deux de ses enfants, se sont bien échappés de la main des Onontaherons: mais on n'en a eu

aucune nouvelle. C'est vne pitié d'entendre ces pauvres gens touchant leur seruitude; plusieurs d'entre eux ont esté tués, par ceux mesme, qui leur auoient donné la vie. Il ne faut qu'une petite d'esobeissance, ou vne maladie, pour leur faire décharger vn coup de hache sur la teste.

Le 30. nous quittasmes l'eau, pour nous disposer à aller par terre à Onontagué. L'après-midy parurent 60. Guerriers Oueoutchoueronons qui s'alloient au de là du saut contre les Peuples, qu'on appelle les Neds percés, Atondatochan les conduisoit, c'est celui qui fut à Montreal en la seconde Ambassade, qui enuoia le bourg d'Oneou. C'est vn homme bien fait, & éloquent. Il nous pria de rester icy encor vn iour afin d'apprendre ce qui nous amenoit.

Le 31. ces Guerriers s'assemblent tous. Et apres les ceremonies ordinaires en leur rencontre, le Pere Chaumonot s'adressant à Atondatochan; luy dit en premier lieu, qu'il se rejoüissoit & remercioit Dieu, de voir ce grand homme, dont la voix auoit retenti si haut à Montreal.

qu'elle s'y faisoit encor entēdre tant elle estoit forte. En second lieu, que le sujet qui l'amenoit en ce pais là, c'estoit pour faire executer sa parole donnée, pour ne parler plus qu'un mesme langage, n'auoir plus qu'un mesme Soleil, & un mesme cœur: estre freres désormais. A ces deux articles, se firent les acclamations ordinaires, & tout firent paroistre par leur contenance, la ioye qu'il auoient de ce discours; & par ce que le bruit auoit courru icy, qu'on auoit conclud la paix entre les François & les Annierorons, sans y comprendre les Algonquins & les Hurons, le Pere adouta en troisieme lieu qu'il venoit pour faire & conclure vne bonne paix vniuerselle. Et en quatrieme lieu il fit vn presēt de 1500. grains de porceline, pour les nuiter, à bien traiter les deux François, qui estoient parmy ceux qu'ils alloient combattre; & qu'au reste, il prioit ceuy qui a tout fait, d'auoir soin de son entreprise. Nous auions resolu de luy faire vn present considerable, pour arrester ses soldats; mais nous aprismes sous main, qu'asseurément nous eussions

40 *Relation de la Nouvelle France*

esté refusez : pource qu'ils étoient vivement piqués de la mort de quelques-uns des leurs, qu'ils vouloient vanger, à quelque prix que ce fust. Apres que le Pere eut parlé, l'espace d'une demy-heure : le Chef commença la chanson de réponse, & tous s'accordans merueilleusement bien, se mirent à chanter d'une façon semblable en quelque façon à nostre plain-chant. La premiere chanson disoit, qu'il emploiroit tout le reste du iour, pour remercier le Pere, d'une si bonne parolle qu'il leur auoit portée. La seconde fut, pour le congratuler de son voyage, & de son arriué. On chanta la troisiéme fois pour allumer un feu au Pere, afin qu'il en prist possession. Le quatriéme chant nous faisoit tous parens, & tous freres. Le cinquiéme iettoit la hache dans le fond des abismes : pour faire regner la paix dans toutes ces contrées. La sixiéme chanson étoit, pour rendre le François maistre de la riuere de Ontiahantagué. C'est icy où ce Capitaine inuita les saumons, les barbuës, & les autres poissons à se jeter dans nos rets, & à ne remplir cette ri-

*és années 1655. & 1656.* 41

wiere, que pour nostre seruice. Il leur disoit qu'ils seroient bien-heureux, de finir si honorablement leur vie. Il nomma tous les poissons de cette riuere iusques aux plus petits, les apostrophât tous avec son trait d'esprit. Il adiouta mille autres choses, qui firent rire tous les assistans. La septième chanson nous fut entor plus agreable. C'estoit pour ouuir leurs cœurs, & nous faire lire le contentement de nostre arriuée, & à la fin de leurs chansons ils nous firent vn present de deux milles grains de porcelaine. Là-dessus le Pere éleuant sa voix luy dit, que la bonté de ses parolles alloit toujours croissant, qui iusques à present elle auoit retenti par tous les confins du Lac d'Ontario; mais que d'orénauant, elle alloit voler au delà du plus grand de tous les Lacs, & qu'elle s'entendroit comme vn tonnerre par toute la Fance. Cela plut extremement à ce Capitaine, & à tous les gens. Qui en suite nous inuiterent au festin, qui acheua la feste.

Le 1. iour de Nouembre nous partons par terre pour Onontagué: nous rencontrâmes vne bonne Huronne nom-

42 *Relation de la Nouvelle France*  
mée Therese Oionhaton. Cette pau-  
vre femme ayant appris l'arriuée du Pere  
vint de trois lieuës, où elle demouroit  
pour l'attendre au passage. Sa ioye fut  
grande, de ce qu'elle voyoit encor vne  
fois deuant que de mourir, les Robbes  
noires. Le Pere luy demanda si le petit  
enfant qu'elle tenoit entre ses bras étoit  
Baptizé, & par qui? elle répond qu'elle  
mesme l'a Baptizé, par ces parolles, Iesus  
aye pitié de mon enfant; ie te Baptize  
mon enfant, afin que tu sois bien-heu-  
reux au Ciel. Le Pere l'instruit là dessus,  
la Confesse & la console. Nous passons  
la nuit sur le bord d'un ruisseau apres  
auoir fait cinq bonnes lieuës. Nous en  
délogeons dès la pointe du iour le 2. de  
Nouembre. Et apres auoir fait six à 7.  
lieuës, nous logeons à la même enseigne,  
où nous auons tousiours logé, sçauoir est  
à la belle Etoile. Le 3. nous la quittons  
deuant le Soleil. Le Pere fait rencontre  
en chemin de la sœur de cette Therese  
dont nous venons de parler, qui luy ra-  
conta ses infortunes les larmes aux yeux.  
I'auois, disoit-elle, deux enfans dans ma  
captiuité, mais hélas! ils ont esté mas-

*és années 1655. & 1656. 43*

sacrés, par ceux, à qui ils auoient esté donnés. Et ie suis tous les iours dans l'aprehension d'vn semblable malheur. J'ay à toute heure la mort deuant les yeux. Il fallut la consoler, & puis la Confesser, & la quitter promptement pour suivre nos guides, qui nous conduisoient ce iour là à Tethiroguen; c'est vne riuere, qui sort du Lac appellé Goienho. Oneiout, Bourgade de l'vne des Nations des Iroquois Superieurs, est au dessus de ce Lac, qui se retressissant fait la riuere Tethiroguen, & en suite vn saut ou vne cascade d'vne pique de haut appellée Ahaoueté. Aussi-tost que nous fûmes arriués à cette riuere, les plus remarquables d'entre vn bon nombre de pecheurs, que nous y recontraismes, nous vindrent faire compliment, & puis nous conduisirent dans les plus belles cabanes. Le 4. Nouembre nous fismes enuiron six lieuës tousiours à pied, & embarrassés de nostre petit bagage nous passames la nuit dans vne campagne à 4. lieuës d'Onontagué.

## CHAPITRE IV.

*Arrivée des Peres à Onontagué.*

**L**E 5. iour de Novembre de l'an 1655. Comme nous continuions nostre chemin, vn Capitaine d'importance appellé Gonaterzon, fit vne bonne lieue pour venir au deuant de nous. Il nous fait faire alte, nous complimente agreablement sur nostre arriuee. Se met à la teste de nostre Escouade, & nous mene graument iusques à vn quart de lieue d'Onontagué, où les Anciens du pais nous attendoient. Aiant pris place aupres d'eux, ils nous presenterent les meilleurs mets qu'ils eussent, sur tout des Citrouilles cuites sous la braise. Pendant que nous mangeons, vn Ancien Capitaine nommé Okonchiarenne, se leue, fait faire silence, & nous harangue, vn grand quart-d'heure, disant entre autres choses, que nous estions les tres-bien venus, fort souhaités, & attendus depuis long-temps, que puis,

que la ieunesse, qui ne respire que la guerre, auoit elle mesme demãdè, & procure la paix, c'estoit à eux, qui estoient les Anciens, à ne manier plus les armes, à la ratifier, & à l'embrasser de tout leur cœur, comme ils faisoient. Qu'il n'y auoit que l'Agneronnon, qui vouloit obscurcir le Soleil, que nous rendions si beau par nostre approche, & qui faisoit naistre des nuages en l'air, à même temps que nous les dissipions; mais que tous les efforts de cet enuieux, tomberoient par terre, & qu'enfin ils nous possederoient; qu'à la bonne heure donc nous prissions possession de nos terres, & que nous entraissions chez nous, avec toute assurance. Apres auoir etendu ce discours, & parie d'vne façon, qui sembloit etudice, le Pere. repliqua, que sa parole nous étoit vn breuage bien agreable, qui nous ostoit toute la fatigue du chemin; qu'il venoit de la part d'Onnontio pour satisfaire à leurs poursuites, & qu'il ne doutoit point qu'ils ne dussent estre contents, quand ils apprendroient sa commission. Tout le Peuple écoutoit avec attention, &

46 *Relation de la Nouvelle France*

avec admiration, rauy d'entendre vn François si bien parler leur langue. Entuite nostre Introduceur se leue, donne le signal, & nous conduit au trauers d'vn grand peuple, dont les vns étoient rangés en haye, pour nous voir passer au milieu d'eux, les autres courøient apres nous, les autres nous presentoient des fruits, iusqu'à ce que nous arriuaussions au Bourg, dont les ruës étoient bien nettoyées, & les toits des cabannes chargez d'enfans. Enfin nous entrons dans vne grande cabanne, qui nous étoit preparée, & avec nous, tout ce qu'elle pouuoit contenir de monde.

Après nous estre vn peu reposés, on nous appelle pour vn festin d'ours, nous nous excusâmes à cause du vendredy. Ce qui n'empescha pas, que nous ne fussions traités, tout le reste du iour, en diuers endroits, en castors, & en poissons.

Le soir bien tard, les Anciens tiennent Conseil dans nostre cabanne; vn d'eux, nous ayant fait ciuilité de la part de toute la nation, nous fit deux presents; vn de 500. grains de pourcelaine, pour

ous essuier les yeux, qui étoient trempés, les larmes répandues pour les meurtres arrivés chez nous cette année, & comme la douleur fait perdre la voix, ayant bien reconnu, disoit-il, à nostre arriivée qu'elle étoit foible, il adiousta vn second present de 500. grains, pour fortifier nostre estomach, & nettoyer les flegmes de nostre gorge, afin de nous rendre la voix bien claire, bien libre & bien forte. Le Pere les remercia de leur bonne volonté, & leur dit, qu'Onnōtio & Achienasé, ce sont les noms de Monsieur le Gouverneur, & du Pere Superieur de nos Missions, auoient les yeux tournés du costé d'Onontagué pour voir de quel est l'état où nous estions, & qu'il leur avoit fait vn present de 2000. grains, pour leur faire ouvrir la porte de la cabanne où ils nous auoient logés, afin que tous les François pussent voir le bon traitement que nous y receuions; les belles terres sur lesquelles nous étions; & le bon visage qu'ils nous faisoient. Ils furent fort de ce compliment.

Le lendemain 6. de Novembre, on nous inuite dès le point du iour pour al-

48 *Relation de la Nouvelle France*

ler à diuers festins, qui durerent tout le matin. Ce qui n'empescha pas le Pere d'aller voir des malades, qui promirent de se faire instruire, s'ils retournoient en santé.

Le 7. iour de Dimanche, se tint vn Conseil secret de 15. Capitaines, où fut appellé apres auoir fait prier Dieu, vne 20. de personnes qui se presenterent. On dit donc au Pere, dans cette assemblée. 1. que Agochiendagueté, qui est comme le Roy du pais; & Onnontio auoient la voix également forte & constante, & que rien ne pourroit rompre vn si beau lien, qui les tenoit si étroitement vnis par ensemble. 2. qu'ils donneroient de leur plus leste ieunesse pour remener les Ambassadeurs Hurons, qui étoient venus traiter de Paix avec nous. En troisieme lieu ils prierent, qu'on fust sçauoir à Onnontio, que quoy que qu'il qu'vn de leur gens receut quelque mauvais traitement, ou mesme fut tué par les Annieronons, cela n'empescheroit pas pourtant l'alliance, qu'ils desiroient, qu'il en seroit de mesme du costé d'Onnontio, s'il arriuoit du malheur  
quelque

quelques François du mesme costé. En quatrième lieu, ayant appris que la chose la plus agreable qu'ils pouuoient faire à Onnonrio, estoit de luy faire sçauoir dès cet Automne, qu'ils auoient erigé vne Chapelle pour les Croyants, que pour luy complaire, ils y pourueroient au plustost. A cet Article, le Pere ayant pris la parole leur dit, qu'ils auoient trouué le secret d'enleuer le cœur de Monsieur le Gouverneur, & de le gagner tout à fait. Tous firent vn cry d'approbation, par lequel finit le Conseil.

Sur le soir, parlant familièrement au Pere, ils le prierent de les entretenir vn peu de la France. Le Pere trouuant vne si belle occasion de cōmencer son coup, leur represente, comme la France auoit autresfois esté dans le mesme abus, dans lequel ils sont: mais que Dieu nous auoit ouuert les yeux, par le moyen de son Fils; surquoy expliquant le grand mystere de l'Incarnation, refusa toutes les calomnies, qui auoient couru dans leur país contre la Foy. Il fit cela si bien, & si agreablement, que pendant l'espace d'vne bonne heure & demie qu'il par-

la, ils ne firēt paroistre aucun signe d'ennuy : l'issuë du conseil fut vn festin, & vne excuse, de ce que les traitemens d'Onontaguë, n'estoient pas si bons, que ceux qu'on fait à Kebec à leurs Ambassadeurs. La iournée se termina par vn grand concours, tant de ceux qui venoient pour prier Dieu, que des autres que la curiosité attiroit.

---

## C H A P I T R E V.

*Les Peres traitent avec ces peuples.*

**T**Out le premier iour se passe, partie en festins, partie à traiter de la paix pour les Algonquins : & comme cette affaire estoit la plus épineuse, elle demandoit de plus grandes deliberations. C'est pourquoy le Pere fit aduertir les Anciens qu'il auoit quelque chose à leur communiquer en particulier. Estans assemblez il leur dit : Que l'affaire des Hurons estant toute concludë, l'n'en parloit point dauantage, mais qu'il asseuroit, que les Algonquins viendroient en

Amb  
voyo  
2. Q  
bly l  
gone  
aussi  
auoi  
qu'a  
de fa  
roier  
veux  
si lib  
niers  
Mon  
des p  
uoit  
Qu'i  
cont  
voul  
La r  
ces c  
Le  
d'An  
inuit  
uert  
chos  
vne g

*és années 1655. & 1656.* 51

Ambassade le Printemps prochain, s'ils voyoient les esprits disposez à la paix.

2. Que quand les Hurons auroient estably leur Bourgade près de nous, les Algonquins estoient pour nous y venir aussi voir. En troisiéme lieu, Que pour auoir vne entiere assurance du desir qu'auoient les Onnontaeronnons de de faire la paix, les Algonquins espéroient renuoir quelques-vns de leurs neveux captifs, puis qu'eux-mesmes auoient si liberalement relasché leurs prisonniers à la requeste du Gouverneur de Montreal, & les auoient renuoyez avec des presens, à quoy neantmoins on n'auoit pas satisfait. En quatriéme lieu, Qu'ils deuoient cesser de leuer la hache contre la Nation des Nez-percez, s'ils vouloient que la paix fust vniuerselle. La response fut; qu'on delibereroit sur ces quatre Articles.

Le soir du mesme iour, vne trentaine d'Anciens s'estans assemblez chez nous, inuiterent le Pere, comme pour le diuertir, à leur raconter quelque belle chose. Le Pere les entretint pendant vne grosse heure, sur la Conuersion de

S. Paul, dont ils furent si ravis, qu'ils le prièrent de continuer, & sur tout de leur dire quelque chose du commencement du monde. Il le fit, & prescha en outre, sur les principaux mysteres de nostre Religion, avec tel succez, qu'à la fin vn d'eux se mit à prier publiquement celuy qui a tout fait, & deux autres demanderent, ce qu'il falloit faire pour estre du nombre des croyans.

Le 9. le Pere confessant vn Sauvage dans vne cabanne, aperceut vis à vis de luy, vn enfant de quatre ans bien malade, il le voit, luy fait prendre quelques remedes, & le baptise, cueillant ce premier fruit que Dieu luy mit entre les mains. L'apres-midy deux Deputez arriuerēt de la part des Iroquois du Bourg d'Oneïout, pour auoir liberte d'assister au Conseil. Ils firent le soir grande assemblée chez nous, & apres vn long discours, vn d'eux s'adressant au Pere, luy fit present d'vn collier de mil grains, pour nous faire part, de la ioye qu'ils auoient, de nostre arriuee. La response fut, que puis qu'Onnontio & Agochienadagese n'estoient plus qu'vn, il falloit

que les Onneioutchoueronons fussent enfans du premier, comme ils l'estoient du second. On fit donc vn present pour les adopter; ce qui leur agreea plus qu'on ne peut dire.

L'onzième, pendant que le Pere travailloit, à releuer les anciens fondemens de l'Eglise Huronne, on fut visiter la Fontaine sallée, qui n'est qu'à quatre lieuës d'icy, proche du Lac appellé Gannentaa; lieu choisi pour l'habitation Françoise, parce qu'il est le centre des quatre Nations Iroquoises, que l'on peut de là visiter en canot sur des Riuieres, & sur des Lacs qui en font le commerce libre, & fort facile. La pesche, & la chasse, rendent cet endroit considerable: car outre le poisson, qui s'y prend en diuers temps de l'année, l'anguille y est si abondante l'Esté, que tel en prend au harpon, iusques à mille en vne nuit; & pour le gibier, qui n'y manque pas l'Hyuer, les tourtes de tout le Pais s'y ramassent sur le Printemps en si grand nombre, qu'on les prend aues des rets. La fontaine dont on fait de tres-bon sel, coupe vne belle Prairie,

environnée de bois de haute fustaye. A 80. ou 100. pas de cette source salée, il s'en voit vne autre d'eau douce; & ces deux contraires, prennent naissance du sein d'une mesme colline.

Le 12. fut amené vn captif pris sur la Nation de Chat, qui va estre l'objet de la rage de ces peuples, qui ne se donnent plus de quartier l'un à l'autre; c'est vn ieune enfant de neuf à dix ans, qui doit estre bruslé dans peu; & c'est ce qui fit prendre resolution au Pere, de tacher à tirer des feux d'enfer, l'ame de celuy, dont il ne pouoit pas sauuer le corps: mais comme la haine de ces barbares va iusqu'à tel excez, qu'ils ne veulent pas mesme que leurs ennemis soient heureux en l'autre monde, il fallut vser d'adresse pour instruire & baptiser en cachette ce pauvre malheureux. Le Pere l'ayant donc veu, & luy ayant parlé, fit semblant d'auoir soif, on luy donna de l'eau. Il en boit, & en fait tout exprés couler quelques gouttes dans son mouchoir; il n'en falloit qu'une pour luy ouurir la porte du Ciel. Il le baptisa deuant que d'estre bruslé. Il ne

fut que deux heures dans les tourmens, parce qu'il estoit ieune, mais il fit paroistre vne telle constance, qu'il ne ietta ny larmes, ny cris, se voyant au milieu des flâmes.

Le 14. qui estoit vn Dimanche, ne pût mieux commencer, que par le Saint Sacrifice de la Messe, que nous celebrâmes sur vn petit Autel, dans vn Oratoire pratiqué en la cabane de Teotonharafon; c'est vne des femmes, qui estoient descenduës à Kebec, avec les Ambassadeurs. Elle est icy considerée pour sa noblesse, & pour ses biens; mais notamment pource qu'elle s'est hautement declarée pour la Foy, en faisant Profession publique, instruisant tous ceux qui luy appartiennent, ayant déjà pressé, & souuent demandé le Baptesme pour soy, pour sa mere, & pour sa fille, apres leur auoir expliqué elle-mesme, les mysteres de nostre Religion, & appris les Prieres.

Sur les 10. heures du mesme iour, destiné pour faire les presents, toutes choses estant preparées, après auoir publiquement, & à genoux, recité les Prieres,

avec vn grand silence de toute l'assemblée; nouvelles arriuerent, que les Deputez d'Oïogoen entroient dans le Bourg. Il fallut briser là, & se disposer à les receuoir fortablement à leur qualité. Le Pere leur fit deux presents de compliment, ils répondent par deux autres, & en adioustent vn troisiéme, pour le prier de differer au lendemain la ceremonie, à cause que le iour estoit bien auancé; ce qui fut accordé.

---

## CHAPITRE VI.

### *Les Peres font leurs presents.*

**L**E Lundy 15. de Novembre, sur les neuf à dix heures du matin, apres auoir mis secrettement en Paradis vn petit moribond par les eaux du Baptesme; tous les Anciens s'estans assemblez avec le peuple, dans vne place publique, comme nous l'auions demandé, pour contenter la curiosité de tout le monde. Nous commençons par les Prieres publiques, comme le iour precedent,

puis le Pere adopta ceux d'Oïogoën pour enfans. Apres quoy, il estala vn grand collier de porcelaine, pour dire que sa bouche estoit celle d'Onnontio, & que les paroles, qu'il alloit prononcer, estoient les paroles des François, Hurons & Algonquins, qui parloient tous par sa langue.

Le premier present appaisoit les cris que le Pere entendoit par tout, & es-  
fuyoit les larmes, qu'il voyoit couler sur leur visage: mais parce que ce n'étoit rien de les essuyer, & qu'il ne pouuoit pas tarir ce fleuve, tandis que la source dureroit, il fit le second present, pour leur remettre l'esprit, d'où venoient toutes ces douleurs: & parce que le siege de l'esprit est dans la teste, il leur fit vne couronne du collier qu'il leur presentoit, & leur appliqua sur la teste l'vn apres l'autre. Ils furent d'abord surpris de cette nouveauté, à laquelle ils se plurent, quand ils virent que le Pere tenoit en main vne petite chaudiere, pleine d'vn excellent breuusage, & que pour troisième present il leur en fit boire à tous; afin d'extirper la douleur, &

appliquer le remede iusqu'au fond du cœur, & des entraille : ce qui fut accompagné d'un beau collier. Et pour effuier le sang, & semer la ioye par tout & ne laisser aucun vestige de tristesse en quelque endroit que ce fust, le Pere fit quatre presents aux quatre Nations Iroquoises, c'estoient quatre peaux de Castor, vne pour chaque Nation.

Le 9. present les toucha encor beaucoup. Le Pere fit paroistre vn petit arbre, dont les branches d'enhaut porteroient les noms de leurs Capitaines defunts, & ces branches estoient coupées, pour signifier leur mort ; mais l'arbre auoit quantité d'autres branches fortes & bien vertes, qui representoient leurs enfans, par le moyen desquels, on faisoit reuiure ces Heros decedez, en la personne de leurs neveux. Ils regardoient bien plus attentiuellement ce bois, que la porcelaine, qui estoit iointe à ce present.

Les deux suiuaus estoient pour les aïseurer, que Annenraj & Tehaïonhacoua, deux fameux Capitaines tuez à la guerre, dont le premier auoit iure

serment de fidelité entre les mains du Gouverneur de Montreal; & le second estoit mort inuoquant le Ciel, pour les asseurer, dy-je, que ces deux braues, n'estoient pas morts; & qu'ils demeuroient aussi fortement vnis avec les François, que les colliers qu'on<sup>n</sup> presentoit pour eux, estoient inseparablement attachez par ensemble.

Ce qui leur agrea dauantage, fut l'onzieme present: car le Pere ayant tiré son mouchoir, il leur fit paroistre dedans, d'un costé des cendres d'un certain Teotegouisen enterré aux trois Riuieres: & de l'autre, des cendres des François, & les meslant ensemble, leur declaroit qu'eux & les François n'estoient tous qu'un, & auant & apres la mort. Il ioinct vn second collier à celuy qui accompagnoit ces cendres, pour faire reuiure cet homme. Les approbations furent icy fort grandes, & les esprits bien disposez pour entendre, & pour voir ce qui suiuoit; c'estoit le plus beau collier de tous, que le Pere fit paroistre, en disant, que tout ce qu'il auoit fait iusqu'alors, n'estoit qu'un lenitif, & vn petit soulagement à

leurs maux : Qu'il ne pouuoit pas les empescher d'estre malades, ny de mourir, qu'il auoit pourtant vn remede bien souuerain, pour toutes sortes de maux, que c'estoit proprement ce qui l'amenoit en leur païs : & qu'ils auoient bien fait paroistre qu'ils auoient de l'esprit, en le venant chercher & demander iusqu'à Kebec : que ce grand remede estoit la Foy, qu'il leur venoit annoncer, laquelle sans doute, ils receuroient aussi fauorablement qu'ils l'auoient sagement demandée. Le Pere pour lors prescha proprement à l'Italienne : il auoit vne espace raisonnable pour se pourmener, & pour publier avec pompe la parole de Dieu. Et il me semble qu'on peut dire apres cela, qu'elle a esté annoncée à tous les Peuples de ces païs. Quand il n'auoit pour recompense de tous ses traux, que la consolation d'auoir presché Iesus Christ en vn si bel auditoire, il auoit sujet de se tenir plainement satisfait. Quoy qu'il en soit, son Sermon fut fort bien écouté, pendant lequel, de temps en temps, se faisoient des cris d'aprobation.

Il fallut adioûter vn autre present, pour

pur  
fait  
mo  
pri  
tre  
leu  
ce  
tou  
éc  
co  
léc  
ref  
de  
to  
to  
to  
uc  
K  
re  
pa  
la  
M  
to  
H  
ri  
ti

purger la Foy, des calomnies qu'auoient fait courir contre elle les supposts du demon. Et pour leur faire entrer dans l'esprit ce qu'il leur disoit, il leur fit paroître vne belle feuille de papier blanc, qui leur representoit l'integrité, l'innocence, & la pureté de la Foy; & vne autre route gastée & charbonnée, où estoient écrites les calomnies qui se debitoient contre elle; Celle-cy fut lacerée & brûlée à mesure qu'on répondoit & qu'on refutoit ces mensonges; mais avec tant de zele & d'ardeur, accompagné d'vn torrent de paroles si puissantes, que tous paroissoient estre bien viuement touchez.

Pour donner vn relief à tout cela, suiuoit le present des Meres Ursulines de Kebec, qui s'offroient de grand cœur à receuoir chez elles les petites filles du pais, pour les éleuer dans la pieté, & dans la crainte de Dieu; & puis celles des Meres Hospitalieres, qui auoient basti tout de nouueau vn grand & splendide Hospital, pour receuoir avec soin & guerir avec charité les malades de leur Nation qui se trouueroient à Kebec.

62 *Relation de la Nouvelle France*

Par le dix-septième present, nous demandions qu'on nous erigeast au plustost vne Chapelle, pour y faire nos fonctions avec liberté, & avec bien-seance. Et par le dix-huictième, qu'on pourueust à ce qui nous seroit necessaire, pendant que nous trauaillerions chez eux tout l'Hyuer.

Les quatre suiuaus, estoient pour les asseurer qu'au Printemps prochain la ieu- nesse Françoisé viendroit; qu'alors il faudra mettre de bonne heure le canot à l'eau pour les aller prendre; qu'estant arriuée, ils seroient vne palissade pour la defense publique. Et qu'il estoit bon dès maintenant, de faire parer la Natte pour receuoir les Algonquins & les Hurons qui suiuront les François. A cette nou- uelle se fit vn cry extraordinairement haut, par lequel ils declarerent leurs sen- timents.

Les deux autres presents, estoient pour complaire aux Onnontagueronnos, en in- uitant les deux autres Nations d'aprocher leurs Bourgs, pour pouuoir mieux parti- ciper à l'aduantage du voisinage des François. Il fallut adiouster vn present

pour l  
l'Ann  
leurs  
qu'vn  
Le  
faisoie  
roit, e  
temps  
xième  
Huro  
quins  
sième  
quelq  
quatri  
sents  
qu'ils  
les ma  
No  
encor  
vniéu  
mant  
nons  
s'adre  
dit, c  
voir e  
qu'il r  
fir qu

*es années 1655. & 1656.* 63

pour les exhorter d'arrester la hache de l'Annieronnon, & vn autre pour r'allier leurs esprits, afin de n'en auoir plus qu'vn.

Le premier des quatre suiuaus qui se faisoient pour les Algonquins, les asseuroit, que ces Peuples viendroient le Printemps prochain en ambassade. Le deuxième, que quand les François & les Hurons seroient établis, les Algonquins pourront bien les suiure. Le troisième, qu'ils voudroient bien revoir quelqu'vn de leurs neveux captifs. Et le quatrième, les fit ressouuenir des presents que firent les Ondataouaouat, lors qu'ils élargirent treize prisonniers entre les mains des François de Montreal.

Nous nous trouuâmes obligez de faire encore vn present bien considerable, pour vn ieune François, nommé Charles Garmant, qui est parmy les Oneioutchronons depuis quelques années; le Pere s'adressant au Chef de cette Nation, luy dit, qu'il auoit trop d'esprit pour ne pas voir ce qui estoit à faire sur cette matiere, qu'il ne vouloit pas luy représenter le plaisir qu'il feroit à Onnonio, & à tous les

64 *Relation de la Nouvelle France*

François de leur rendre leur frere, qu'il voyoit assez la ioye que receuroient ses parens de son retour, & qu'il laissoit tout cela à sa prudence.

Par le penultième le Pere s'applanif-  
soit le chemin, pour marcher teste leuée,  
par toutes les Bourgades Iroquoises, &  
leur donnoit la mesme liberté, pour aller  
partout le país des François.

Enfin le dernier present fut vne reca-  
pitulation de tout ce qui auoit esté dit, &  
pour l'inculquer si fortement, & si auant  
dans leur esprit, que iamais plus leurs  
oreilles ne vinssent à s'ouuir aux calom-  
nies, que les ennemis du repos public  
pourroient inuenter.

Le Conseil finit par les applaudisse-  
mens reïterez de part & d'autre, avec vne  
réponse qui disoit en deux mots, que le  
lendemain on répondroit plus ample-  
ment.

Il n'est pas croyable combien le dis-  
cours du Pere & ses belles façons d'agir  
rauerent ces peuples. Quant il eut parlé  
iusqu'au soir, disoient quelques vns, nos  
oreilles n'auroient iamais esté pleines, &  
nos cœurs fussent encor restez affamez  
de ses

de ses paroles. D'autres adioustoient, que les Hollandois n'auoient ny esprit, ny langue; qu'ils ne leur auoient iamais entendu parler du Paradis, ny de l'Enfer: au contraire, qu'ils estoient les premiers à les porter aumal. Les autres deciaroient leurs pensées d'une autre façon, mais tous disoient vnaniment en leur langue, *Nunquam sic loquutus est homo.* Ce qui parut bien en suite; car le premier des deputez d'Oïogoen fut dire au Pere, à l'issuë du Conseil, qu'il auoit passion de le prendre pour son frere, qui est vne marque de la haute confiance parmy ces Peuples.

L'après-midy, le Pere s'estant écarté dans vn bois prochain, pour y faire en repos ses prieres: quatre femmes Iroquoises le furent chercher, pour se faire instruire; & auant le soir il y en eut neuf qui firent le mesme; parmy lesquelles estoit la sœur du premier de tous les Capitaines. Quoy qu'il y ait desia des hommes qui fassent profession publique de prier, ils sont pourtant plus honneux, comme ils aduoüerent le soir mesme, lorsqu'estants venus en bon nombre

chez nous, & ayant entendu parler le Pere deux heures durant sans s'ennuyer, ils confesserent à la verité qu'ils croyoient dans le cœur: mais qu'ils n'osoient pas encore se declarer. Qu'au reste ce qui les portoit à croire, estoit en partie la derniere victoire qu'ils auoient remportée sur la Nation de Chat, leurs ennemis, n'estant que douze cent contre trois à quatre mille hommes; & qu'ayants promis deuant le combat, d'embrasser la Foy s'ils retournoient victorieux, ils ne pouuoient à present s'en dedire, apres auoir si heureusement triomphé. En suite de ce discours, le Pere les fit tous prier Dieu: & vn des Deputez se fit par plusieurs fois repeter la priere, pour pouuoir l'apprendre par cœur.

R  
L  
stiné  
sents  
plus z  
roient  
qu'vn  
de dar  
celebr  
Orato  
aport  
premi  
leine;  
la Pel  
fait la  
Missio

CHAPITRE VII.

*Réponce aux presents des Peres.*

LE seizième iour fut encor plus heureux que les precedents, estant destiné pour recevoir réponce à nos presents; mais la plus fauorable, que les plus zelés amateurs de nostre Foy, pourroient souhaiter. Désle matin, pendant qu'un de nous Baptize un enfant malade dans vne cabanne; l'autre apres auoir celebré la sainte Messe en nostre petit Oratoire, y Baptize deux ieunes filles; apportées pour cela par leurs parens. La premiere eut le nom de Marie Magdeleine; en consideration de Madame de la Pelterie, qui porte ce nom, & qui a fait la premiere aumosne pour cette Mission, dès auant mesme qu'elle fust commencée. L'autre, est la fille de cette Teoranharon, dont nous auons desia parlé, & parlerons encor, & dont la cabanne nous sert de Chapelle. Voitz

proprement les deux premières Bap-  
tées avec quelques Ceremonies de l'E-  
glise. Apres cette sainte action, vers le  
midy, tous les notables du Bourg s'é-  
tants trouvez dans nostre Cabanne,  
avec les Deputez des autres Nations, &  
tout ce qu'elle pouuoit contenir de  
monde: ils commencerent leur remer-  
ciement par six airs, ou six chants, qui  
n'audioient rien de sauuage, & qui expri-  
moient tres-naïfvement, par la diuer-  
sité des tons, les diuerses passions qu'ils  
vouloient représenter. Le premier  
chant disoit ainsi. *O la belle terre! la belle  
terre! qui doit estre habitée par les Francois.*  
Agochiendaguec commença seul en  
la personne d'un Ancien qui tenoit sa  
place; mais tousiours de la mesme fa-  
çon, comme si luy-mesme eust parlé, puis  
tous les autres repetoient, & sa note &  
sa lettre, s'accordant merueilleusement  
bien.

Au second chant, le Chef entendoit  
ces paroles, *Bonnes nouvelles, tres-bonnes  
nouvelles.* Les autres les repetoient à mes-  
me ton. Puis le Chef reprenoit, *C'est  
tout de bon, mon frere: c'est tout de bon que*

ës années 1655. & 1656. 69

nous parlons ensemble, c'est tout de bon que nous auons vne parole celeste.

La troisieme chanson auoit vn agreement par vn refrain fort melodieux ; & disoit, *Mon frere ie te saluë ; mon frere sois le bien venu. Ai, ai, ai, hi : O la belle voix ! ô la belle voix que tu as ! ai, ai, ai, hi : O la belle voix, ô la belle voix que j'ay, ai, ai, ai, hi.*

Le quatrieme chant auoit vn autre agreement, par la cadence que gardoient ces Musiciens, en frappant des pieds, des mains, & de leurs petunoirs contre leur natte, mais avec vn si bon accord, que ce bruit si bien reglé, mêlé avec leurs voix, rendoit vne harmonie douce à entendre ; en voicy les paroles.

*Mon frere ie te saluë ; encore vn coup ie te saluë : c'est tout de bon : c'est sans feintise que j'accepte le Ciel que tu m'as fait voir ; ouy ie l'agrees, ie l'accepte.*

Ils chanterent pour la cinquieme fois, disants, *Adieu la guerre, adieu la hache ; iusqu'à present nous amons esté fous, mais désormais nous serons freres : ouy nous seron veritablement freres.*

Le dernier chant portoit ces mots,

70 *Relation de la Nouvelle France*

*C'est aujourdhuy que la grande paix se fait. Adieu la guerre, Adieu les armes: car l'affaire tout de son long est belle; tu soustiens nos Cabannes, quand tu viens avec nous.*

Ces chansons furent suivies de quatre beaux presents. Par le premier, Agochiendaguesé ayant fait vn grand discours, pour témoigner le ressentiment qu'il auoit de n'estre plus qu'vn avec Onnontio, dit, que puis que les Hurons & les Algonquins estoient les enfans d'Onnontio, ils deuoient estre aussi les siens; c'est pourquoy il les adoptoit par les deux premiers presents qu'il iettoit aux pieds du Pere.

Le troisieme & le plus beau de tous ceux qui ont paru icy, estoit vn collier composé de sept mille grains, qui n'estoit rien pourtant en comparaison de ses paroles, C'est le present de la Foy, dit-il, c'est pour te dire que tout de bon ie suis Croyant; c'est pour t'exhorter à ne te point lasser de nous instruire: continue de courir par les Cabannes; prends patience, voyant nostre peu d'esprit pour apprendre la Priere: En vn mot mets nous-la bien auant dans la teste & dans

le cœur. Là-dessus, voulant par vne ceremonie extraordinaire, faire éclater son ardeur, il prend le Pere par la main, le fait leuer, le mene au milieu de toute l'assistance, se jette à son col, l'embrasse, le serre, & tenant en main le beau collier, luy en fait vne ceinture, protestant à la face du Ciel & de la terre, qu'il vouloit embrasser la Foy comme il embrassoit le Pere, prenant tous les spectateurs à témoins, que cette ceinture, dont il serroit si étroitement le Pere, estoit la marque de l'vnion étroite qu'il auroit desormais avec les Croyants. Il adiouste protestations sur protestations, & serments sur serments, de la verité de sa parole.

Le Pere fait redoubler les cris d'approbation autant de fois que ce Chef promettoit vouloir croire. N'estoit ce pas là vn spectacle capable de tirer les larmes aux plus endurcis, de voir le premier d'une Nation infidelle, faire profession publique de la Foy, & tout son Peuple luy applaudir dans cette action? Je prie tous ceux qui liront cecy d'élever leur cœur à Dieu pour ces pauvres Barbares.

Le quatrième & dernier present, estoit peu à comparaison du precedent; aussi n'estoit-il que pour asseurer le Pere que la chaudiere de guerre contre la Nation de Chat estoit sur le feu; qu'on iroit à cette expedition vers le Printemps, & que le lendemain on congédieroit les Ambassadeurs Hurons, leur donnant pour escorte quinze des plus apparents du Pais.

Après que ce Capitaine eût acheué de parler, le Chef des Deputez d'Oiogoen se leue, & prend la parole, faisant un remerciement d'une bonne demy-heure, avec grande eloquence, & bien de l'esprit. Le sujet de son compliment, fut que luy & toute sa Nation, se tenoient extremément obligez à Onnontio, de ce qu'il leur auoit fait l'honneur de son adoption; qu'ils ne derogeroient iamais à cette belle qualité, & ne degenereroient pas d'une si illustre adoption. Qu'au reste toute éclatante qu'elle fust, elle luy estoit honorable, puis que ny luy ny les siens, n'auoient iamais esté adoptez que par des gens d'apparence; mais qu'Onnontio méritoit le comble à toute

la gloire qu'ils tiroient de ses autres parents & alliez. Et pour faire paroistre la ioye que receuoit le Deputé de cette gloire, il éleua vn chant aussi agreable que nouveau. Tous les assistans chantoient avec luy, mais d'vn ton different, & plus pesant, frappant leur narte en cadence, pendant quoy cét homme dansoit au milieu de tous, se demenant d'vne étrange façon, & n'épargnant aucune partie de son corps, de sorte qu'il faisoit des gèstes des pieds, des mains, de la teste, des yeux, de la bouche, s'accordant si bien, & avec son chant & avec celuy des autres, que cela paroissoit admirable. Voicy ce qu'il chantoit, *A, a, ha, Gaianderé gaianderé*, c'est à dire proprement en langue Latine, *Io, io triumphe*. Et en suite, *E, e, he, Gaianderé, gaianderé, O, o, ho, Gaianderé, gaianderé*. Il expliqua ce qu'il vouloit dire par son *Gaianderé*, qui signifie chez eux chose tres-excellente. Il dit donc que ce que nous autres nous appellons la Foy, se devoit nommer chez eux *Gaianderé*: & pour mieux signifier cela, il fit le premier present de porcelaine,

74 *Relation de la Nouvelle France*

Le second estoit de la part de l'Onneioutchronnon, pource qu'estans eux deux freres iumeaux, il se croyoit estre obligé de faire aussi à Onnontio des remerciements de la part de son frere, qui auoit eu pareillement le bon-heur de son adoption.

Par le troisiéme, il asseuroit que le present que nous auions fait le iour precedent, pour r'allier les esprits des Annichronnons avec les quatre autres Nations, auroit son effet.

Le quatrième nous fut bien agreable, par lequel il faisoit protestation, que non seulement le Pere; mais encore ses deux enfants, seroient tous de bons Croyans, il vouloit dire, & que l'Onnontagueronnon, qui est le pere, & Oïogoen, & Onneiout, qui sont ses enfants, embrasseroient la Foy.

Par le cinquiéme, il prenoit pour ses freres, les Hurons & les Algonquins. Et par le sixiéme, il asseuroit que les trois Nations se ioindroient ensemble, pour aller querir les François, & les Sauvages qui voudront venir en leur País au Printemps prochain,

le  
se  
br  
tr  
qu  
uo  
po  
tie  
Pa  
  
l'in  
ne  
no  
  
me  
me  
Cl  
&  
De  
Pa  
&  
plo  
co  
pte  
du  
éc

Il fallut répondre à tout cela : comme le Pere fit en deux mots, & deux presents; dont l'un estoit pour reparer les bresches qui auoient esté faites en nostre Cabanne, par l'affluence du peuple, qui la remplissant tout le iour, ne se pouuoient saouler de nous voir. L'autre pour nettoyer la natte sur laquelle se tiendront desormais les Conseils de leur Pais avec les François & leurs Alliez.

Cette belle iournée fut terminée par l'instruction d'une vingtaine de personnes de ce Bourg, qui se presenterent de nouveau pour prier.

Le dix-septieme, apres que nous eumes celebré la sainte Messe, on nous mena pour prendre les mesures d'une Chapelle. Elle fut bastie le lendemain, & par bon presage, ce fut le iour de la Dedicace de l'Eglise saint Pierre & saint Paul. Il est vray que pour tout marbre & pour tous metaux pretieux, on n'employa que de l'écorce. Si-tost qu'elle fut construite, elle fut sanctifiée par le Baptesme de trois enfans, à qui le chemin du Ciel fut aussi bien ouuert sous ces écorces, qu'à ceux qui sont soustenus

76 *Relation de la Nouvelle France*  
sur les fonds dont les voûtes sont d'or  
& d'argent.

---

## CHAPITRE VIII.

*Les premiers fruits recueillis en cette  
Mission.*

**L**E vingt-troisième du mesme mois de Nouembre, le Pere parcourant les Cabannes, rencontra vne Ame, qui a bien des marques de sa predestination; c'est la sœur d'un des principaux Capitaines d'icy; laquelle n'eût pas plustost entendu parler de nostre Foy, qu'elle voulut mettre toute sa famille en estat de salut, priant le Pere de Baptizer sur l'heure sa petite fille, & d'aller au plustost à quelques cabannes champestres, qui sont de sa famille, pour y Baptizer ses autres enfants. Le Pere promit d'executer le tout dans peu de temps.

Le vingt-quatrième, le Pere fut fort sollicité de la mesme grace, pour la gran-

de mere de Teoronharason ; c'est la plus aagée de tout le País ; Les plus vieux disent , que lors qu'ils estoient enfans , celle-cy estoit desia vieille , & aussi ridée qu'elle paroist ; de sorte qu'elle passe de beaucoup cent ans. Dieu sans doute luy a conserué vne si longue vie , pour la mettre en possession de celle qui ne finit point. Le Pere luy ayant fait voir l'Image de nostre Seigneur , elle en fut si ravie , qu'apres l'auoir bien considerée , elle dit tout bonnement à celuy que l'Image representoit : Prends courage , ne m'abandonne pas , & donne-moy ton Paradis apres ma mort : prends courage , ne nous quittons point. Nous verrons son Baptesme dans peu de iours.

Nous ne pûmes refuser vne charité que nous fîmes le vingt-cinquième , à vne petite orpheline captiue , & morte peu apres auoir receu ce grand Benefice , c'estoit plustost pour condescendre au desir de ses parents , qui quoy qu'infidelles , demanderent instamment que nous allassions prier Dieu sur son corps. On ne croiroit pas combien de consolation ils receurent de nous voir à genoux

78 *Relation de la Nouvelle France*

aupres du corps mort, & d'entendre qu'estant Baptizée, elle menoit vne vie bien-heureuse dans le Ciel.

Le vingt-huictième, premier Dimanche de l'Aduent, se fit le premier Catechisme solemnel dans vne des plus apparentes Cabannes d'Onontagué, nôtre Chapelle estant trop petite. On le commença par les Prieres, que l'assistance fit tout haut; puis le Pere expliqua quelques points de nôtre Creance; en suite il fit paroistre quelques Images, pour aider à l'imagination, & faire entrer au cœur la deuotion par les yeux. Il interrogea les vns & les autres sur ce qui a esté dit, & recompense ceux qui réussissent: & pour conclure, on chanta quelques motets spirituels. Vne petite poche estant iointe, & s'accordant bien avec la voix des Sauvages, laissa dans tous les esprits vn grand desir de se trouuer encor à de semblables instructions.

Nous ne pûmes mieux celebrer la Feste de saint François Xavier, qui a fait tant de Baptesmes, qu'en le conférant la veille à deux des plus anciens du Bourg, & le iour mesme à deux enfants,

*es années 1655. & 1656. 79*

& à d'autres pendant tout l'Octave, en Baptizant iusqu'à quatre par iour; de sorte qu'il semble que ce grand Apostre veuille à present faire en ce bout du monde, ce qu'il faisoit autrefois si abondamment en l'autre.

Le second Dimanche de l'Aduent se continua la Doctrine Chrestienne, comme le premier, avec cette difference, qu'à la fin, le Baptisme fut donné publiquement à la grand'mere de Teotonharafon.

Le septième de Decembre, mourut la premiere Baptizée de tout le Bourg, c'estoit vne fille d'environ vingrans, qui languissoit depuis long-temps d'une fièvre ethique quand nous arriualmes; Dieu la sceut si bien disposer par le moyen des charitez du Pere, qui luy fit prendre quelques remedes, & qui luy portoit souuent de petits rafraischissements, qu'enfin elle demanda le Baptisme, du commencement dans l'esperance de sa guerison; mais elle changea bien de pensée, quand le Pere luy porta nouvelle qu'elle deuoit se preparer pour aller au Ciel, elle le fit comme si toute sa

vie elle eust vescu dans le Christianisme; iusques-là qu'elle n'auoit de ioye darts son mal, qu'en voyant le Pere, qui la consoloit aussi de tout son possible, prenant la natte de cette pauvre malade pour cabinet, où il se retirait pour reciter paisiblement son Office & y faire vne partie de ses autres deuotions; à quoy la malade prenoit vn singulier plaisir. Elle expira doucement pour aller, comme nous presumons, se ioindre à ceux de la Nation, qui l'ont deuancée dans le Ciel, quoy qu'elle les eust preuenue par le Baptesme.

Le troisieme & quatrieme Dimanche de l'Aduent, se fit pareillement le Catechisme; mais avec plus d'affluence de peuple qu' auparauant. Leur humeur n'est pas si barbare qu'elle ne s'apriuoise; & ne prenne plaisir aux industries dont on se sert pour leur faire gouster nos Mysteres. Vne bonne femme Huronne entendant expliquer les ioyes que Dieu prepare au Ciel à ses Elus; rauie de tant de biens, s'ecria, Ah, mon frere, tu me perces le cœur; voila vn coup de glaiue bien penetrant que tu me donnes; le

Pere

Pere surpris de cette exclamation, luy demande ce qu'elle a. Ce que i'ay dit-elle, ne le vois-tu pas bien ? i'ay à me plaindre de toy ; de ce que iusqu'à present tu ne m'auois pas fait conueoir ce que c'est que du Paradis ; c'est ce qui m'afflige maintenant, de ce que i'ay ignoré si long-temps l'excez du bon-heur que i'espere, & l'excez de la bonté de celuy qui me le promet. Vne autre bonne vieille fit paroistre de semblables tendresses ; mais d'une façon differente. Le Pere la trouua sans la chercher, ou plustost Dieu conduisit ses pas vers elle, lors qu'il pensoit aller à vn autre ; c'estoit vn fruiet tout meur pour le Ciel, qui ne demandoit plus que d'estre cueilly ; aussi estoit-elle bien malade, quand le Pere la rencontra. Il luy dit, entre autres choses, qu'il ne regrettoit pas tant, de ce qu'il estoit venu trop tard pour dōner remede à son corps, que pour le salut de son ame, & qu'ayant vescu si long-temps, elle n'auoit pas encore pû reconnoistre l'Auther de la vie. Là-dessus ; il luy explique quelques points de la Foy, luy fait voir l'Image de Iesus-Christ. La voila, desia Chrestienne.

32 *Relation de la Nouvelle France*

Il la fait prier; elle prie, mais d'une façon qui faisoit paroître son cœur sur sa langue: car au lieu que les autres repetent les Prières apres le Pere, de mesme ton & de mesme voix; elle voulut chanter à chaque mot qu'elle prononçoit, & le fit si doucement, qu'on estoit rauy d'entendre ce Cygne, qui auoit l'ame sur le bord des lèvres pour l'enuoyer au Ciel. Aussi mourut elle peu apres son Baptesme. Quelle Prouidence!

La veille de Noël, le Pere prit occasion de faire festin aux principaux du Bourg, pour leur faire entendre ce grand Mystere. Ils l'écouterent fort attentivement, & vn des fruits du Sermon, fut qu'un de ces Capitaines vint le lendemain de grand matin à la porte de nostre Chapelle; & là exhortoit ceux qui entroient à bien prier; puis estant entré luy-mesme, les inuita de nouveau à se bien comporter en cette action, & de bien écouter ce que le Pere disoit. Il ne se presenta pas pourtant pour prier, & luy & la plupart des anciens font la sourde-oreille à la parole de Dieu. Ils inuitent bien le Pere de continuer à instruire la ieunesse:

és années 1655. & 1656. 83

mais le respect humain, & la prudence de la chair, les tient encore au maillot tout âgez qu'ils sont.

Les songes sont l'un des grands empeschemens qu'ils ayent à leur Conversion. Il sont tellement attachez à ces rêveries; qu'ils leur attribuent tous les grands succez qu'ils ont eu iusqu'à present, & à la guerre & à la chasse. Or scachant bien que la creance aux songes est incompatible avec la Foy, cela les rend plus opiniastres; veu mesmement qu'ils se persuadent que dès lors que les Hurons ont receu la Foy, & qu'ils ont quitté leurs songes, ils ont commencé à se perdre: & tout leur País a tousiours depuis esté en decadence, iusqu'à sa ruine totale. Le diable suscite encore de faux bruits, par le moyen de quelques Hurons captifs & renegats, qui publient que les robes noires feront icy comme chez eux: que nous prenons par escrit les noms des enfants que nous les enuoyons en France; & que là on leur fait des rayes sur le corps avec du charbon, & à mesure que ces rayes s'effacent, les personnes qui les portent, sont affligées de maladies iusqu'à la mort.

84 *Relation de la Nouvelle France*

Quoy que cette calomnie soit bien grossiere, & bien ridicule, le diable ne laisse pas de s'en servir, pour commencer à nous disputer la conquête que nous faisons sur luy. Mais il n'a pû encore empêcher le concours qui se fait aux Prières tous les matins: & malgré luy, pour mieux solemniser la Feste de Noël, nous auons donné le nom de cette Feste à vne bonne Iroquoise, qui a demandé le Baptesme avec instance; & celuy de Ieanne à vne autre bien malade, qui se traina pourtant iusqu'à la Chapelle le iour de S. Iean l'E-uangeliste.

Le Pere fut aduertit, mais trop tard, pour l'aller conferer à vne pauure fille captiue de la Nation de Chat, qui fut cruellement massacrée par le commandement de sa Maistresse, à laquelle elle ne plaisoit pas, à cause qu'elle estoit de temps en temps opiniastre. Ce fut le vingt-septième de Decembre, que sa Maistresse se mit en l'esprit de s'en defaire; c'est pourquoy sans beaucoup deliberer, elle donna commission à vn ieune homme de la tuër; Il prend sa hache, suit cette pauure victime, lors qu'elle alloit au bois,

mais il se rauise, & vient faire son coup à la veuë de tout le monde; il la laisse donc retourner, & lors qu'elle estoit à la porte du Bourg, il luy décharge vn coup de sa hache sur la teste, & la iette par terre comme morte: elle n'estoit pas pourtant blessée à mort, si bien qu'elle fut portée dans vne Cabanne prochaine, pour estre pensée: mais comme on eut reproché au meurtrier, qu'il ne sçauoit ce que c'estoit de casser des testes: il retourne, arrache la proye d'entre les mains de ceux qui la tenoiēt, la traine, & luy décharge d'autres coups, qui luy osterent la vie. Ce meurtre n'estonna point les enfans qui se recreoient là auprès, & ne les diuertit point de leur ieu: tant ils sont desia accoutuméz à voir le sang des pauures captifs. Sur le soir, le meurtrier, ou quelqu'autre, fut crier tout haut par les ruës, & par les cabannes, qu'vne telle personne auoit esté mise à mort. Alors chacun se mit à faire du bruit des pieds & des mains: quelques-vns auec des bastons frappoient sur les écorces des cabanes, pour épouuenter l'ame de la defuncte, & la chasser bien loin. Les Prédicateurs de l'Euangile sont

rous les iours dans les mesmes dangers parmy ces Peuples.

Vne bonne Catechumene Iroquoise, abhorrant cette cruauté, donna quasi à mesme temps au Pere des marques de l'amour qu'elle a pour la Foy: car estant recherchée par vn des considerables du Pais, homme bon guerrier & bon chasseur, deux qualitez qui font icy les bons partis; elle luy declara d'abord, que voulant estre Chrestienne, elle ne prendroit point de Mary, qui n'eust le mesme desir. Il promet de se faire instruire: & comme il auoit grande passion pour cette femme, il fut trouuer le Pere pour cela; voila de beaux commencements: la Catechumene estoit bien-aise, en gagnant cet homme à Dieu, de l'épouser; mais le Pere luy ayant dit, qu'elle ne pouuoit contracter avec luy, pource qu'il auoit desia vne autre femme, elle luy declara genereusement, qu'elle ne le prendroit point, puis que cela estoit contre les Loix de la Religion qu'elle vouloit embrasser.

Vn autre en suite se presente avec les mesmes aduantages, & le mesme empes-

chement : elle le rebutte courageusement ; c'estoient là deux rudes attaques pour vne Catechumene. On luy dit qu'elle ne doit donc pas esperer de se marier, puis qu'il n'y a personne dans le Bourg sans femme : qu'elle ne doit plus s'attendre à de si bons rencontres, & qu'elle se va décrier par tout ; elle tient ferme, persistant courageusement dans son premier dessein. Ce qu'elle fit vn mois apres, montre bien de quel cœur elle embrassoit le Christianisme. Vn des principaux Capitaines du Bourg, homme fier & superbe en apparence, la va trouver vn soir en sa cabanne, pour la solliciter au mal. Cette façon d'agir est si commune parmy ces Iroquois, qu'elle se fait quasi publiquement & sans honte. Cette pauvre femme n'eut point d'égard à la condition de ce méchant homme ; elle l'éconduit au commencement avec douceur. Il persiste ; elle le rebute. Il prie, il menace, il se met en colere : la pauvre femme le voyant en fougue, s'échappe & s'enfuit dans vne cabanne où estoit le Pere, luy raconte le tout, & fait vne nouvelle protestation de mourir

pluſtoſt que de faire choſe aucune contre ſa promeſſe. Reſiſter au peché, combattre pour la vertu, c'eſt la marque d'une Foy véritable. Cette action luy acquit de l'honneur : chacun diſoit qu'elle meritoit d'eſtre Chreſtienne, & qu'elle auoit touſiours mené vne vie fort innocente.

La premiere Baptizée de cette année 1656. eut des aſſauts auſſi rudes, mais d'une autre façon. C'eſt cette Teoronharason, qui a ſi bien commencé, comme nous auons dit, & qui a preſché la Foy des premieres dans ſon País, & qui l'a plantée dans ſa cabanne, où les Prieres ſe font reglement tous les iours, avec grande conſolation du Pere. Si elle euſt preſté l'oreille aux faux bruits que quelques Hurons ont ſemé contre la Foy, il y a long-temps qu'elle auroit tout abandonné. Dieu a permis pour l'éprouuer, que les choſes que les Payens luy ont predites, luy ſoient arriuées. Auſſi-toſt que tu ſeras du nombre des Croyans, luy diſoient-ils, tu ſeras attaquée de maladie; toute ta famille ſe remplira de malheurs & de miſeres. Choſe eſtonnante,

au fort de ses deuotions, lors que nous nous seruions de sa cabanne pour Chapelle, & pour y faire les Catechismes, elle fut prise d'une méchante maladie, & à mesme temps, on luy apporta nouvelle que sa mere, bonne Catechumene, s'étoit rompu la iambe, la veille mesme que sa grand'mere venoit d'estre Baptisée. Et pour comble de ses malheurs, ou de ses benedictions, vn sien petit fils de dix à douze ans, qui n'a rien de sauvage, ny dans son humeur, ny dans sa façon extérieure, qui prie Dieu à merueille, & qui sçait tres-parfaitement tout le Catechisme, fut saisi d'une fièvre lente, qui le consommoit à veuë d'œil. Tout cela n'ébranle point l'esprit de Teotonharason : les Prieres se continuent dans sa cabanne: elle les fait, quoy que gisante sur sa natte: le pauvre enfant tout décharné & tout foible qu'il est, s'aproche tousiours du Pere, quand il faut prier Dieu, & répondre aux demandes de son Catechisme: Enfin cette pauvre femme se fit Baptizer le 23. de Ianuier, pour ne pas perdre le fruit de ses souffrances.

## CHAPITRE IX.

*Quelques guerisons remarquables. Le  
Pere continue ses instructions. Les  
Sauvages obeïssent à leurs  
songes.*

Ceux qui auoient predict des afflictions à la famille, dont nous venons de parler, si elle receuoit la Doctrine de Iesus-Christ, croyoient auoir vn grand argument contre la Foy, quand ils virent ces pauures gens à deux doigts de la mort: mais ils ne connoissoient pas la puissance de celuy, qui *deducit ad inferos & reducit*, qui conduit les personnes iusques à l'ouuerture du tombeau, & puis les ramene quand il luy plaist. Dieu enuoye quelquefois des maladies purement pour faire paroître sa gloire. Celle de Theotonharason estoit de cette nature. Tout le monde la iugeoit incurable. Elle-mesme s'atendoit à la mort. Aussi-tost qu'elle eut

receu le Baptesme, son corps receut ses forces, & fit paroistre que ce Sacrement luy auoit rendu la vie du corps aussi bien que de l'ame. La guerison de son fils fut encore plus miraculeuse. Ce pauvre enfant s'en alloit mourant, il ne faisoit que languir, vne fièvre etique le minoit iusques aux os; il nous faisoit grande compassion, ce n'estoit plus qu'un squelette: & il se trouuoit pourtant aux Prieres tous les iours, avec vne affection & vne deuotion, qui paroisoit sur son visage & en sa parole. Au fort de son mal, le Pere luy donne le saint Baptesme, de peur qu'il ne meure sans ce benefice. Chose prodigieuse! il ne l'eut pas plustost receu, que comme si la fièvre eut eu peur de ces Eauës sacrées, elle le quitta sur l'heure, pour ne plus retourner. Le voila donc guery, sans ressentir depuis aucun mal: bref, il se porte mieux qu'aucun de ses compagnons.

Nous auons veu encore quelque chose de plus grand. Cette Theotonharason auoit deux Tantes, dont l'une estoit sur le point de mourir; & l'autre languissoit

d'une fièvre opiniastre, sans qu'on y pût remedier. Nostre Neophyte leur dit que le vray remede à leurs maux, estoit le Baptesme : qu'elle & son fils, auoient esté gueris par ce remede. Ces pauures malades font venir le Pere, luy exposent leur desir : Le Pere les instruit; elles écoutent, *fides ex auditu*, la Foy entre par leurs oreilles; & leur donne des pensées plus fortes de l'Eternité, que de la santé. Estant bien disposées, le Pere les Baptize, & le Baptesme les guerit soudainement toutes deux, avec l'estonnement de tout le monde. Aussi-tost qu'elles furent affranchies des maladies de l'ame & du corps, elles publierent par tout les merueilles de Dieu, combattant ceux qui attaquent nostre Creance, & qui l'accusent de tous les maux qui arriuent en leur País.

Le diable nous oppose encore deux autres ennemis; sçauoir est, les songes; comme nous auons desia remarqué, & l'indissolubilité du Mariage. On dit aux hommes qu'ils seront mal-heureux s'ils méprisent leurs songes : & aux femmes qu'il n'y a plus de mariages pour elles, si

elles se font Chrestiennes, pource qu'en quittant vn mechant mary, elles n'en pourront pas prendre vn autre. Dieu sçaura bien triompher, quand il luy plaira, de tous ces obstacles.

Le neuvième de Ianuier, sur le soir, nous fusmes spectateurs de la plus raffinée sorcellerie du Pais : c'estoit pour guerir vne malade de nostre cabanne, qui trainoit depuis long-temps; le Sorcier entre avec vne écaille de Tortuë en sa main, à demy pleine de petits cailloux; c'est dequoy ils se seruent pour faire leurs inuentions. Il prend place au milieu d'vne douzaine de femmes, qui doiuent l'aider à chasser le mal; le voisinage s'assemble pour voir cette superstition, qui n'est autre, sinon que le Magicien frappant de sa Tortuë sur vne narrete, & entonnant quelques chansons, les femmes dancent autour de luy à la cadence de son chant & du bruit qu'il fait avec sa Tortuë: vous les voyez remuer pieds, bras, teste & tout le corps, avec tant de violence, qu'elles en fuent à grosses gouttes, en peu de temps. Au premier branle le mal ne fut pas encore

94 *Relation de la Nouvelle France*

chassé, non plus qu'au second, ny au troisiéme. Ce qui fit prolonger la dance bien auant dans la nuit, pendant laquelle la malade ne laissa pas d'estre autant incommodée qu'aparauant.

Le quinziéme, apres auoir Baptizé en nostre Chapelle vn ieune Huron, nous passasmes vne bonne partie de la marinée à celebrer le sainct iour du Dimanche, faisant prier & enseignant ceux qui venoient, en telle quantité, que nostre Chapelle fut remplie par sept fois. Comme nous leur expliquons nos Mysteres, aussi nous racontent-ils par fois leurs fables. Ils ont vne plaisante réuerie touchant la production des hommes sur la terre. Ils disent qu'vn iour le Maistre du Ciel arrachant vn gros arbre, fit vn trou qui repond du Ciel en terre: & qu'vn homme de ce Paislà, s'estant mis en colere contre sa femme, la ietta dans ce trou, & la precipita du Ciel en terre, sans la blesser, quoy qu'elle fut enceinte de deux enfans, garçon & fille. Or c'est deces deux Iumeaux que la terre a esté peuplée. Que l'esprit de l'homme est tenebreux, quand il marche sans le flambeau de la Foy.

La calomnie que font courir quelques mauuais Hurons, est bien plus dangereuse. Ils disent que pour nous venger des torts que nous auons receus des Iroquois & des autres Sauvages, nous en voulons mener au Ciel le plus que nous pourrons, pour les brûler & les rostir avec plaisir: & que cette vengeance est la seule recompence que nous pretendons pour toutes les peines, les soins, les miseres & les trauaux que nous prenons à les conuertir. O qu'il est vray que les hommes iugent des autres selon leur humeur, & selon leurs dispositions.

D'autres qui n'ont pas l'esprit si mal fait que de s'arrester à ces sottises, disent que la Foy est bonne pour les François, à qui le Ciel appartient; mais que pour eux ils n'ont pas de si hautes pretentions, & qu'ils se contentent apres leur mort, de la demeure de leurs Ancestres. Il y en a qui ne sont pas maris d'entendre parler du Ciel, des plaisirs qu'on y promet à ceux qui croient; mais ils ne veulent pas qu'on leur parle de la mort, ny de l'Enfer, ny de mépriser les songes, qu'ils reconnoissent pour le

grand Demon & le grand genie du Païs; à qui toutes les defferences & tous les sacrifices se rendent, avec vne fidelité qui n'est pas croyable, en voicy quelques marques.

Il n'y a pas long-temps qu'un homme du Bourg d'Oïogoen, vit vne nuit en dormant dix hommes, qui se plongeioient en la riuere gelée, entrant par vn trou fait à la glace, & sortants par l'autre; à son réueil, la premiere chose qu'il fait, c'est de preparer vn grand festin, & d'y inuiter dix de ses amis: Ils y viennent tous; ce n'est que ioye, & que réjouïssances. On y chante, on y dance, & on y fait toutes les ceremonies d'un bon banquet. Voila qui va bien, dit le Maistre du festin, vous me faites plaisir, mes freres, de témoigner par cette ioye, que vous agreez mon festin; mais ce n'est pas tout, il faut me faire paroistre si vous m'aimez. Là-dessus, il leur raconte son songe, qui ne les estonna pas pourtant: car sur l'heure mesme, ils se presenterent tous dix à l'executer: On va donc à la riuere, on perce la glace, & on y fait deux trous éloignez l'un de l'autre

l'autre de quinze pas. Les Plongeurs se dépouillèrent; le premier fraya le chemin aux autres, sautant dans vn des trous, il sort heureusement par l'autre: le second en fait de mesme, & ainsi des autres iusqu'au dixième, qui paya pour tous: car il ne pût s'en tirer, & mourut miserablement sous la glace.

Dans le mesme Bourg d'Oïogoen, il se fit l'an passé vne chose qui mit bien en peine tous ses habitans. Vn d'eux auoit songé qu'il faisoit festin d'vn homme, il inuite tous les principaux du Pais, pour venir chez luy entendre vne chose d'importance. Estans assemblez, il leur dit que c'estoit fait de luy, puis qu'il auoit eu vn songe, qu'on n'executeroit pas; mais que la perte causeroit celle de toute la Nation; qu'il falloit, s'attendre à vn renuersement, & à vn debris vniuersel de la terre. Il s'étend bien au long sur certe matiere, & puis donne à deuiner son songe: personne n'en approchoit. Il n'y en eut qu'vn, qui se doutant bien de la chose, luy dit, Tu veux faire festin d'vn homme, tiens, prend mon frere que voila, ie le mets entre tes mains

pour estre presentement couppe en morceaux, & mis dans la chaudiere. La frayeur fait tous les assistans, excepte celuy qui auoit songe: qui repliqua que son songe demandoit vne femme. La superstition fut iusques-là, qu'on para vne fille de toutes les richesses du Pais, de brasselets, de colliers, de couronnes, & de tous les ornemens ordinaires aux femmes; comme autresfois on paroît les victimes qui deuoient estre immolées: & de vray cette pauvre innocente, qui ne scauoit pas pourquoy on la faisoit si iolie, fut menée au lieu destiné pour le sacrifice. Tout le peuple s'y trouue pour voir ce spectacle si estrange. Les conuiez prennent leur place; l'on fait paroître au milieu du cercle cette victime publique. On la met entre les mains du Sacrificateur, qui estoit celuy-là mesme pour qui se deuoit faire le sacrifice. Il la prend: on le regarde faire: on porte compassion à cette innocente: & lors qu'on pensoit qu'il luy alloit décharger le coup de la mort. Il s'écrie; ie suis content, mon songe n'en veut pas d'auantage. N'est-ce pas vne grande charité,

és années 1655. & 1656. 99.

d'ouvir les yeux à vn peuple si grossie-  
rement abusé.

Non seulement ils croient à leurs son-  
ges, mais ils font vne feste particuliere  
du Demon des songes. Cette feste se  
pourroit appeller la feste des fous, ou le  
Carnauval des mauuais Chrestiens : car  
le diable y fait quasi faire la mesme cho-  
se, & à mesme temps. Ils nomment cette  
feste HONNONOVAROITA. Les Anciens  
la vont proclamer par les ruës du Bourg,  
Nous en vismes la ceremonie le ving-  
deuxieme de Février de cette année  
1656. Aussi-tost que cette feste fut noti-  
mée par ces cris publics, on ne voyoit  
que des hommes, des femmes & des en-  
fants, courir comme des fous, par les  
ruës & par les cabannes, mais bien d'une  
autre façon que ne font les Masquerades  
en Europe; la pluspart sont presque tous  
nuds, & semblent estre insensibles au  
froid, qui est presque insupportable à  
ceux qui sont les mieux couverts. Il est  
vray que quelques-vns ne donnent point  
d'autre marque de leur folie, que de  
courir ainsi demy-nuds par toutes les ca-  
bannes; mais d'autres sont malins: les

vns portent de l'eau, ou quelque chose de pire, & le jettent sur ceux qu'ils rencontrent. D'autres prennent les tisons du foyer, les charbons & les cendres, & les éparpillent çà & là, sans considerer sur qui tout cela peut tomber. D'autres brisent les chaudières & les plats, & tout le petit mestrage qu'ils trouvent en leur chemin. Il y en a qui vont armez d'espées, de bajonnettes, de cousteaux, de haches, de bastons, & font semblant d'en vouloir décharger sur les premiers venus, & tout cela se fait iusques à ce qu'on ait trouvé & executé leur songe, en quoy il y a deux choses bien remarquables.

La premiere est; qu'il arrive quelquefois, qu'on n'est pas assez bon devin pour rencontrer leurs pensées: car ils ne les proposent pas clairement; mais par enigmes, par mots couverts, en chantant, & quelques-fois par gestes seulement; si bien qu'on ne trouve pas toujours de bons Oedipes. Et neanmoins ils ne partent point du lieu, qu'on n'ait rencontré leur pensée; & si l'on tarde trop, si on ne la veut pas deviner, ou si

l'on ne peut pas, ils menacent de reduire tout à feu & à cendres: ce qui n'arriue que trop souuent, & nous l'auons quasi experimenté à nos despens. Vn de ces insensez s'estant glissé en nostre cabanne, vouloit à toute force qu'on deuinar son songe, & qu'on y fatisist. Or iacoit que nous eussions declaré au commencement, que nous n'estions pas pour obeir à ces resueries: il persista neantmoins pendant vne longue espace de temps à crier, à tempester & faire le furieux; mais en nostre absence: car nous nous retirasmes dans vne cabanne champestre pour euitier tous ces desordres. Vn de nos hostes ennuyé de ces cris, se presente à luy pour scauoir ce qu'il pretendoit. Ce furieux repart. **Le tuë vn François: voila mon songe, qui doit estre executé, quoy qu'il en couste. Nostre hoste luy iette vn habit à la Françoisé, comme les depouilles d'vn homme mort: & à mesme temps se mettant luy-mesme en farie, dit qu'il veut vanger la mort du François; que la perte sera suivie de celle de tout le Bourg, qu'il va redaire en cendre, commençant par sa propre et-**

banne. Là-dessus il en chasse & parens & amis, & domestiques, & tout plein de monde, qui s'estoit amassé pour voir l'issuë de ce tintamare. Estant demeuré seul, il ferme les portes, & met le feu par tout. Dans ce mesme instant que le monde s'attendoit de voir toute cette cabanne en flamme; Le Pere Chaumont venant de faire vne action de charité, arrive. Il voit sortir vne horrible fumée de sa maison d'écorce: on luy dit ce que c'est. Il enfonce vne porte: il se iette au milieu du feu & de la fumée, retire les tisons, éteint le feu, fait doucement sortir son hoste, contre l'attente de toute la populace, qui iamais ne resiste à la fureur du Demon des songes. Cét homme continuë dans sa fureur. Il courre les ruës & les cabannes, crie tant qu'il peut qu'il va mettre tout en feu, pour vanger la mort du François. On luy presente vn chien, pour estre la victime de sa colere, & du Demon de sa passion. Ce n'est pas assez, dit-il, pour effacer la honte & l'affront qu'on me fait, de vouloir tuër vn François logé en ma maison. On luy en presente vn second. Il s'appaïse tout

à coup, & s'en retourne chez foy aussi froidement, comme si rien ne se fust passé.

Remarquez, s'il vous plaist, en passant, que comme en leurs guerres, celui qui a pris vn prisonnier, n'en a souuent que les dépoüilles & non pas la vie: De mesme celui qui a songé qu'il doit tuër quelqu'un, se contente bien souuent de ses habits, sans attenter à sa personne. C'est pour cela qu'on donna vn habit de François au songeur. Passons outre.

Le frere de nostre hoste voulut iouer son personnage, aussi bien que les autres. Il s'habilla quasi en Satyre, se couurant de paille de bled d'Inde depuis les pieds iusques à la teste. Il fait accommoder deux femmes en vrayes Megeres: elles auoient les cheueux épars, la face noire comme du charbon, le corps couuert de deux peaux de Loups, elles estoient armées chacune d'un leuier, ou d'un gros pieu. Le Satyre les voyät bien équipées, se pourmene par nostre cabanne, chantant & heurlant à pleine teste. Il monte en suite sur le toit, il y fait mille tours, criant comme si tout

eut esté perdu. Cela fait, il descend, s'en va gravement par tout le Bourg, les deux Megeres le precedent, & fracassent tout ce qu'elles rencontrent, avec leurs pieux. S'il est vray de dire que tous les hommes ont quelque grain de folie, puis que *Stultorum infinitus est numerus*; Il faut confesser que ces peuples en ont chacun plus de demie once. Ce n'est pas encore tout.

A peine nostre Satyre & nos Megeres, s'estoient dérobez à nos yeux; que voila vne femme qui se iette dans nostre cabane. Elle estoit armée d'une arquebuse, qu'elle avoit obtenuë par son songe. Elle crioit, hurloit, chantoit, disant qu'elle s'en alloit à la guerre contre la Nation de Chat, qu'elle les combatroit, & qu'elle rameneroit des prisonniers. Se donnant mille imprecations, & mille maledictions si la chose n'arriuoit comme elle l'auoit songé.

Vn guerrier suivit cette Amazone. Il entra l'arc & les fleches en la main, avec vne baionnette. Il dance, il chante, il crie, il menace: puis tout à coup se iette sur vne femme, qui estoit entrée pour

voir cette comédie : il luy presente la baionnette à la gorge : la prend par les cheveux, se contente d'en couper quelques vns, & puis il se retire, pour faire place à vn Devin, qui auoit songé qu'il deuinerait tout ce qu'on auroit caché. Il estoit habillé ridiculement, tenant en main vne façon de caducée, dont il se seruoit pour montrer l'endroit où estoit la chose cachée. Il falloit neantmoins que son compagnon, qui portoit vn vase remply de ie ne scay quelle liqueur, en remplist sa bouche, & la iettast en soufflant, sur la teste & sur le visage, sur les mains & sur le caducée du Devin, qui ne manquoit point apres cela, de trouuer ce dont il estoit question. Je m'en rapporte.

Vne femme suruient, avec vne natte qu'elle tend, & qu'elle prepare, comme si elle vouloit prendre du poisson. C'estoit à dire qu'on luy en deuoit donner, parce qu'elle l'auoit songé.

Vne autre met seulement à terre vn boyau. On deuine qu'elle veut qu'on luy donne vn champ, ou vne piece de terre. C'est iustement ce qu'elle pensoit,

Elle se contenta de cinq fosses à planter du bled d'Inde.

On vint apres cela mettre deuant nos yeux vn petit marmouset; nous le rejetons: on le place deuant d'autres personnes, & apres qu'on eust marmotté quelques paroles, on l'emporta sans autre ceremonie.

Vn des principaux du Bourg parut en tres-pauvre équipage. Il estoit tout couuert de cendres; & parce qu'on ne deuinot pas son songe, qui demandoit deux cœurs humains, il fit prolonger d'un iour la ceremonie, & ne cessa pendant ce temps-là de faire ses folies. Il entra dans nostre cabanne, où il y a plusieurs foyers, se met apres du premier, iette en l'air, & cendres & charbons. Il fait le mesme au deuxieme & au troisieme foyer; mais il ne fit rien au nostre, par respect.

Il y en a qui viennent tout armez, & comme s'ils estoient aux prises avec l'ennemy; ils font les postures, les cris, & les chamailis qui se pratiquent entre deux armées qui sont aux mains.

D'autres marchent en bandes, & font

des dances avec des conforions de corps, qui approchent de celles des possédez. Enfin ce ne seroit iamais fait, si on vouloit rapporter tout ce qu'ils font pendant trois iours & trois nuits que dure cette folie, avec vn tel tintamarre, qu'on ne peut presque trouuer vn moment pour estre en repos. Ce qui n'empescha pas pourtant, que les Prieres ne se fissent à l'ordinaire en nostre Chapelle, & que Dieu ne fist paroistre son Amour enuers ces pauures peuples, par quelques guerisons miraculeuses, accordées en vertu du saint Baptesme, dont nous ne parlons pas icy. Acheuons le discours commencé, de l'obeissance qu'ils rendent à leurs réueries.

Ce seroit vne cruauté, & vne espee de meurtre, de ne pas donner à vn homme ce qu'il a songé : car ce refus seroit capable de le faire mourir : de-là vient qu'il y en a qui se voyent dépouiller de tout ce qu'ils ont, sans espoir d'aucune retribution : Car, quoy que ce soit qu'ils donnent, on ne leur rendra iamais rien, s'ils ne songent eux-mesmes, ou s'ils ne seignent auoir songé. Mais ils sont,

108 *Relation de la Nouvelle France*

pour la pluspart, trop scrupuleux, pour yser de feintise, qui seroit cause, à leur auis, de toutes sortes de mal-heurs. Il s'en trouue pourtant qui passent par dessus le scrupule, & qui s'enrichissent par vne belle fiction.

Le Satyre dont nous auons parlé cy-dessus, voyant qu'on auoit enleué de chez luy quantité de choses à nostre occasion, parce que les grands & les petits songeoient aux François: & comme nous ne voulions pas les écouter, luy nous aimant, leur satisfaisoit: mais enfin se voulant recompenser, il se mit en l'équipage que nous auons décrit, contrefaisant non seulement le Satyre, mais encore le phantome, qu'il feignoit luy estre apparu la nuit, & luy auoit commandé d'amasser quarante peaux de Castors. Ce qu'il fit en cette sorte. Il se mit à crier par les ruës, qu'il n'estoit plus homme, qu'il estoit deuenue beste brute. Là-dessus les Anciens tirent conseil, pour faire retourner en son premier estre vn de leurs Chefs. Ce qui fut fait aussi-tost qu'on luy eust donné ce qu'il desiroit, & qu'il feignoit auoir songé.

Vne pauvre femme ne fut pas si heureuse dans son songe. Elle courrut iour & nuit, & n'atrapa qu'une maladie. On la veut guerir par les remedes les plus ordinaires du Pais; ce sont des vomitoires faits de certaines racines infusées dans de l'eau. On luy en fit tant boire, qu'elle creua sur l'heure, son ventre s'estant fendu pour donner passage à deux chaudronnées d'eau qu'on luy auoit fait prendre.

Vn ieune homme de nostre cabanne, en fut quitte pour estre bien pouldré. Il songe qu'il est enfoüy dans de la cendre. A son réueil, il veut que le men songe soit vne verité. Il inuite au festin dix de ses Amis pour executer son songe. Ils s'acquittent excellemment bien de cette commission. Ils le couurent de cendres depuis les pieds iusques à la teste: ils luy en fourent dedans le nez, & dans les oreilles, & par tout. Nous auons auersion d'une ceremonie si ridicule: & tous les autres la regardoient avec silence & avec admiration, comme vn grand mystere. Ces pauvres gens ne sont-ils pas dignes de compassion: Je voy bien qu'il

110 *Relation de la Nouvelle France*  
faudra que quelques-uns de nous autres  
meurent pour des songes. Je me trompe,  
ce sera pour Iesus-Christ. Laissons  
ces badineries, qui feroient vn gros vo-  
lume, si on vouloit tout dire.

Le vingtième de ce mois de Ianuier,  
les Anciens en plein Conseil, firent pre-  
sent au Pere d'un collier de deux mille  
grains, pour répondre à celui que nous  
auions fait touchant la deliurance du  
ieune François, qui est entre les mains  
des Oïogoenhronnons; c'est pour dire  
qu'ils songent serieusement à sa liberté,  
& qu'ils esperent que bien-tost ils parle-  
roient autrement qu'en|pourcelaine.

---

## CHAPITRE X.

*Ceremonies pour la Guerre. Et quelques  
Combats.*

**N**ous vistes sur la fin du mois de  
Ianuier, la Ceremonie qui se fait  
tous les Hyers, & qui sert de prepara-  
tifs pour la guerre; à laquelle ils s'exbor-

rent les vns les autres en deux façons.

Premierement la chaudiere de guerre, comme ils l'appellent, est sur le feu dès l'Automne, afin que tous les Alliez y puissent mettre quelque bon morceau, qui cuise tout l'Hyuer: c'est à dire, afin qu'ils contribuënt à l'entreprise qu'ils premeditent. La chaudiere ayant bien bouilly iusques au mois de Février, grand nombre de Chasseurs de Sonnonrouan & d'Oïogoen, s'estans icy trouuez, firent le festin de guerre, qui dura plusieurs nuits. Ils chantent, ils dansent, ils font mille grimaces, qui seruent de protestation publique de ne reculer jamais dans le combat, & de mourir plustost dans toutes sortes de tourments, que de lacher le pied. A mesme temps qu'ils font cette protestation, ils s'entrejettent des charbons ardens, & de la cendre chaude. Ils s'entre frappent rudement. Ils se brûlent les vns les autres, pour voir si quelqu'un aura peur des feux de l'ennemy. Il faut pour lors tenir bon, & se voir rostir par ses meilleurs amis, sans faire paroistre aucun signe de

ques

is de  
e fait  
para-  
hor-

douleur, autrement on se feroit decrier & on passeroit pour vn lâche.

Le Pere fut inuité de mettre quelque chose dans la chaudiere, pour la rendre meilleure. Il leur dit que c'estoit bien son dessein, & s'accommodant à leur façon d'agir; Il les asseura que les François mettroient de la poudre sous cette chaudiere. Ce qui leur pleut fort.

La seconde chose qu'ils font tous les Hyuers; pour s'animer au combat, regarde les drogues necessaires pour penter les bleffez. Et pour cela tous les Sorciers, ou Jongleurs du Bourg, qui sont les Medecins du País, s'assemblent pour donner vne energie à leurs drogues; & pour leur inspirer par cette ceremonie, toute vne autre force qu'elles n'en tirent de la terre:

Le principal des Sorciers se tient au milieu des autres, entourez d'un grand peuple. Puis eleuant sa voix, il dit qu'il va communiquer aux drogues, ou aux racines, qu'il tient dans vn sac; la force de guerir toutes fortes de playes: & là-dessus,

*és années 1655. & 1656.* 113

déffus, il se met à chanter à gorge déployée, & les autres Sorciers répondent, & repetent la mesme chanson, iusques à tant que la vertu s'infuse dans ces racines: & pour les éprouuer, il fait deux choses. La premiere, il se scarifie les lèvres, & en fait sortir du sang; qu'il laisse écouler sur son menton: puis appliquant à la veüe de tout le monde sa drogue sur ses lèvres, il succe adroitement le sang qui coule: & le peuple voyant ce sang arresté, fait vne grande acclamation, comme si veritablement la drogue auoit soudainement guery la playe:

Et pour montrer que ses remedes ne rendent pas seulement la santé aux malades, mais qu'ils rendent aussi la vie aux morts. Il fait sortir de son sac vn petit Escurieux mort, qu'il tient secretement attaché par le bout de la queue. Il le met sur son bras, chacun le voyant mort, il luy applique ses drogues, puis tirant la corde le plus subtilement qu'il peut, il le fait r'entrer dans son sac, & paroistre resuscité aux yeux des spectateurs. Il le produit encore, le fait remuer, comme les Jongleurs de France leurs marionnettes.

H

114 *Relation de la Nouvelle France*

Il n'y a quasi personne dans cette grande assemblée qui ne leue les épaules, & n'admire la vertu des herbes, qui font vn si grand miracle. Et en suite de ce grand prodige, le Maistre Sorcier s'en va par toutes les rues, suiui d'vne grosse foule de monde, chantant à gorge déployée, faisant parade de ses drogues. Or tout cela se fait pour oster aux ieunes guerriers la crainte d'estre blesez en guerre: puis qu'ils trouueront vn remede si souuerain. Ce n'est pas dans l'Amerique seulement, mais encore en Europe, que les hommes semblent prendre plaisir d'estre trompez.

Si ces iongleries ne font impression sur les esprits, du moins firent-elles paroistre l'an passé, vn courage admirable dans le combat qu'ils liurerent à ceux de la Nation de Chat. Voicy la cause de cette nouvelle guerre.

## CHAPITRE XI.

*L'occasion de la guerre contre la Nation  
de Chat.*

**L**A Nation de Chat auoit enuoyé trente Ambassadeurs à Sonnontouan, pour confirmer la paix, qui estoit entre eux; mais il arriua qu'un Sonnontouahronnon fut tué par vn de la Nation de Chat, par quelque rencontre inopinée. Ce meurtre choqua tellement les Sonnontouahronnons, qu'ils mirent à mort les Ambassadeurs, qui estoient entre leurs mains, excepté cinq qui s'éuaderent. Voila donc la guerre allumée entre ces deux Nations; c'estoit à qui feroit plus de prisonniers les vns sur les autres, pour les brûler. Entr'autres il y eut deux Onnontagehronnons, qui furent pris par ceux de la Nation de Chat; l'un s'enfuit, & l'autre, homme de consideration, estant mené au pais pour passer par le feu, plaida si bien sa cause, qu'il fut donné à la

ſœur d'un des trente Ambassadeurs mis à mort. Elle n'estoit pas pour lors dans le Bourg, on ne laissa pas pourtant de courir cet homme de beaux habits; ce ne sont que festins, & que bonne chere; on l'assure quasi qu'il sera renuoyé en son País. Quand celle, à qui il auoit esté donné, fut de retour, on luy porte nouvelle que son frere deffunct va reuiure, & qu'elle se prepare à le bien regaler, & à le congédier de bonne grace. Elle tout au contraire, se met à pleurer, elle proteste qu'elle n'essuyera iamais ses larmes, que la mort de son frere ne soit vangée. Les Anciens luy representent l'importance de cette affaire: que c'est pour attirer sur leurs bras vne nouvelle guerre: elle ne desiste point pour cela. Enfin on fut contraint de luy liurer ce miserable, pour en faire à sa volonté. Il estoit encore dans la réjouissance du banquet, quand tout cela se passoit. On le tire du festin, & on le mene dans la cabanne de cette cruelle, sans luy rien dire. A son entrée il fut surpris, quand on luy enleua ses habits. Alors il vit bien que c'estoit fait de sa vie. Il s'écria deuant que de mourir, qu'on alloit

brûler tout vn peuple en sa personne, & qu'on vangeroit cruellement sa mort. Ce qui fut vray : car les nouvelles n'en furent pas plustost portées à Onnontagué, que douze cens hommes bien déterminez se mettent promptement en chemin, pour aller prendre raison de cet affront.

Nous auons desia remarqué que la Nation de Chat porte ce nom, pource qu'il se trouue en leur País, vne grande quantité de Chats sauuages; fort gros & fort beaux. Cette Contrée est fort temperée: on n'y voit pendant l'Hyuer, ny glace, ny neige : & pendant l'Esté, on y recueille, à ce qu'on dit icy, des bleds & des fruits en abondance, & d'vne grosseur & bonté extraordinaire.

Nos Guerriers furent plustost rendus en ce País. là, quoy que fort éloigné d'Onnontagué, qu'ils ne furent aperceus. Ce qui ietta par tout vne si grande alarme, qu'on abandonne & Bourgs, & maisons; à la mercy du Conquerant: qui apres auoir tout brûlé, se met à poursuiure les fuyarts. Ils estoient deux à trois mille combatans, sans les femmes & les enfans : qui se voyants

poursuiuis de près, se resolurent, apres cinq iours de fuite, de faire vn fort de bois, & là attendre leurs ennemis, qui n'estoient que douze cent. Ils se retrancherent donc le mieux qu'ils peurent. L'ennemy fait ses approches, les deux Chefs les plus considerables, vestus à la Françoisé, se font voir pour les épouenter, par la nouveauté de cét habit, vn d'eux Baptizé par le Pere le Moine: & fort bien instruit, sollicita doucement les assiegez de capituler, autrement que c'est fait d'eux s'ils souffrent l'attaque. Le Maistre de la vie combat pour nous, disoit-il, vous estes perdus si vous luy resistez. Quel est cè Maistre de nos vies, répondent superbement les Assiegez? Nous n'en reconnoissons point d'autres que nos bras & nos haches. Là-dessus l'assaut se donne, on attaque de tous costez la pallissade, qui est aussi bien defenduë qu'attaquée; le combat dure long-temps, & avec grand courage de part & d'autre. Les Assiegeants font tous leurs efforts pour enlever la place par force; mais c'est en vain: on en tuë autant qu'il s'en presente. Ils s'auiiserent de se servir de leurs canors,

comme de boucliers: ils les portent devant eux, & à la faueur de cét abry, les voila au pied du retranchement. Mais il faut franchir les grands pieux, ou les arbres dont il est basti. Ils dressent leurs mesmes canots, & s'en seruent comme d'échelles, pour monter par dessus cette grosse palissade. Cette hardiesse estonna si fort les Assiegez, qu'estants desia au bout de leurs munitions de guerre, dont ils n'estoient pas bien pourueûs, notamment de poudre, ils songerent à la fuite: ce qui causa leur ruine: car les premiers fuyarts ayants esté tuez pour la pluspart, le reste fut inuesty par les Onnontaguehronnons, qui entrerent dans le fort, & y firent vn tel carnage de femmes & d'enfants, qu'on auoit du sang jusqu'au genouil en certains endroits. Ceux qui s'estoient sauuez, voulants reparer leur honneur: apres auoir vn peu repris leurs esprits, retournerent sur leurs pas au nombre de trois cent, à dessein de surprendre l'ennemy à l'impourueu, lors qu'il seroit moins sur ses gardes dans sa retraite. C'estoit vn bon conseil; mais il fut mal conduit: car s'estans effrayez au premier cry

120 *Relation de la Nouvelle France*  
que firent les Onnontaguehrônons, ils furent entierement deffaits. Le Vainqueur ne laissa pas de perdre vn bon nombre de ses gens : en sorte qu'il fut obligé de s'arrester deux mois dans le pais des ennemis, pour enseuelir ses morts & penser les blessez.

---

## CHAPITRE XII.

*Conseils tenus entre ces Peuples. Rencontre de Hurons. Execution d'un prisonnier. Vision d'un Sauvage.*

**L**E cinquième de Février arriuent à Onnontagué grand nombre de Chasseurs de Sonnontouan, & d'Oïogoen. Le Pere les salua par deux presents de mille grains à chaque Nation: leur disant qu'ils n'entroyent pas seulement dans le pais des Onnontaguehrônons : mais aussi dans le Pais des François, puis que ce n'estoit plus qu'un Peuple; que la ioye de leur arriuée estoit cō-

mune : & qu'il souhaitoit qu'Onnontio pût voir de si beaux enfants qu'il auoit en ce Pays-là : qu'il en ressentiroit vn contentement tout particulier : qu'au reste il effuyoit par le present qu'il faisoit en son nom, le sang qui restoit encore sur leurs corps, du dernier combat rendu contre la Nation de Chat. Ils responderent par deux semblables presents : après quoy, ils se disposerent à leur festin de guerre. Nous nous retirâmes, pour les laisser faire en liberté toute la ceremonie dont nous auons parlé cy-dessus.

Le septième, les Anciens du Bourg, firent vn present à ces nouveaux hostes, pour les prier de nous respecter, & de ne se point choquer de nos façons de faire : de ne point trouuer à redire à nos prieres : & de se comporter enuers uous, comme sont obligez de bons enfants enuers leurs Peres.

Parmy ces Chasseurs, il se trouua bon nombre de Hurons Chrestiens qui donnerent bien de la consolation au Pere, luy faisant paroistre comme la misere n'auoit pas éteint la Foy dans leur cœur,

& luy aprenant plusieurs particularitez des restes de cette pauvre Eglise Hurone. Vne bonne femme nommée Gandigoura, estant interrogée si pendant les six ans de sa captiuité, parmy les persecuteurs de la Foy, elle l'auoit conseruée : répondit, qu'elle n'auoit garde d'oublier vne chose qu'elle tenoit plus précieuse que sa vie. Et se souuenant que depuis son Baptesme, elle auoit eu le bien de Communier huit fois : cette pensée estoit assez forte, pour l'empescher de tomber dans ses premieres erreurs, & pour luy conseruer iusqu'au dernier soupir, la memoire de sa Religion.

Vne autre, nommée Gannendio, disoit, qu'ayant veu massacrer ses enfants, & ayant receu neuf coups de couteau, par ordre de ceux à qui elle auoit esté donnée; elle se consoloit dans la pensée du Ciel, où elle pensoit aller avec ses petits innocens : mais que Dieu luy auoit rendu la vie d'une façon merueilleuse.

René Tsondihouannen, disoit-elle, qui fut tué à la prise de Riguë, prioit Dieu soir & matin, pendant son esclavesse.

*és années 1655. & 1656.* 123

uage: & tous les Samedys, il aduertissoit ceux qu'il pouuoit du iour de Dimanche, afin qu'ils le gardassent. Il auoit luy-mesme Baptizé deux enfans gemeaux de sa fille Aatio.

Cette mesme Aatio montra bien que la Foy estoit profondement grauée dans son cœur, puis qu'elle ne chancela iamais au milieu des plus grandes trauerfes, qui la pouuoient ébranler. Au contraire, quoy que chaque iour luy fust vn iour funeste, elle ne laissoit pas de le consacrer à Dieu par ses prieres, qu'elle continua tousiours avec vne constance d'vne Machabée vrayement Chrestienne. Son fils nommé Tehannonrakouan, ayant esté tué par les Andastogueronnons, il ne luy restoit que ses deux gemeaux dans sa captiuité; qu'elle porta long-temps sur son dos, suiuant les Vainqueurs, se consolant avec cette pretieuse charge, qui estoit les seules reliques du debris de sa grande famille. Mais comme ce doux fardeau l'empeschoit de marcher aussi viste que ses conducteurs desiroient; ils massacrerent ces deux pauures innocens à la veuë de leur

mere, qui ne laissoit pas de prendre patience, & de se preparer à dauantage. De vray, vn mal de genoüil luy estant sur-  
 nenu, le fit enfler si fort, qu'à peine pou-  
 uoit-elle se trainer. Ces cruels Barbares  
 ne voulurent pas luy faire la grace de la  
 deliurer de ce monde par vn coup de  
 hache: mais ils la firent passer par le feu.

L'onzième de Février, arriua vn De-  
 puté de la part d'Onneiout, pour traiter  
 des affaires communes du païs. Il dit au  
 Pere entr'autres choses, que la paix en-  
 tre les François & les Anniehronnons  
 estoit stable, & si bien cimentée, qu'il  
 n'y auoit rien à craindre de part ny d'au-  
 tre. Mais ie ne voudrois pas m'y beau-  
 coup fier.

Il fit tenir conseil, & les Deputez des  
 autres Nations s'estant assemblez avec  
 les Anciens du Bourg, le Pere fut inuité  
 de venir prendre place, pour sçauoir  
 quelle estoit la commission de ce De-  
 puté. Il y va, & s'adressant à ceux qui  
 venoient de la part d'Onneiout, & d'Oio-  
 goen, Il leur dit qu'il estoit bien-aise de  
 les voir, & qu'il les exhortoit à l'vniou  
 & à ne point prester l'oreille aux médi-

sances des enuieux. La conclusion du discours, fut vn present de mille grains à chaque Nation.

Le Deputé d'Onneiout s'estant leué, parut avec vn beau collier à la main, de deux mille grains, qu'il presenta au Pere, pour essuyer le sang respandu par les Anniehronnons, depuis le premier pour-parler de paix: Il en donna vn autre semblable, pour le remercier de ce qu'il les auoit pris pour enfans, & pour compatriotes, l'exhortât d'estre vray Pere, non seulement de parole; mais d'effet, comme on s'y attendoit bien. Le troisiéme present fut pour encourager le Pere dans l'entreprise que luy & Agochien-daguesé auoient si heureusement commencé, & presqu'acheuë En suite pour fêmoigner sa ioye d'estre adopté par Onnontio; il chanta, & fit chanter ses compagnons. La chanson finie, il parla vne grande demy-heure, declarant ses sentimens sur son adoption, nommant tous les parents qu'il auoit, & à Kebec, & aux trois Riueres, & à Montreal. Iamais Farceur ne fit mieux son personnage que cét homme, surtout quand il se

mit à entretenir la compagnie pendant plus de deux heures, sur les prouesses de ceux de la Nation, representant par gestes & par paroles, les combats, les at-  
raques, les faits, les victoires, les dérou-  
tes, les morts, les viuants, plus agreable-  
ment & plus naïfvement; qu'on ne peut  
s'imaginer.

Sur le soir du mesme iour, arriuerent  
trois Soldats de ce Bourg, qui portoient  
trois cheuelures, prises sur quelques  
peuples d'autre langue que celle de ces  
Contrées, & d'un pais fort éloigné d'i-  
cy. Ils amenoient aussi deux ieunes hom-  
mes de la Nation de Chat; bien faits,  
bien couverts, puissants, & de l'aage de  
vingt à trente ans. Soit que les Onnon-  
raguehronnons ne les eussent pas pris de  
bonne guerre: soit qu'ils se fussent eux-  
mesme rendus dans le desespoir de pou-  
uoir éuader, ils ne croyoient pas deuoir  
estre traitez en captifs: & de vray, estant  
arriuez, on les place dans deux familles  
des plus honorables, pour tenir la place  
de deux deffuncts. Le plus ieune & le  
mieux fait, Neveu de l'autre, fut donné  
au plus grand guerrier du Pays, nommé

Aharihon; Capitaine fameux pour les exploits de guerre: mais aussi superbe, & sanguinaire que genereux, comme il va faire paroistre.

Vn de ses freres ayant esté tué depuis peu par la Nation de Chat, on le remplaça par ce nouveau adopté. Ce cruel faisoit tant d'estat de son frere, qu'il luy auoit desia sacrifié quarante hommes, qu'il auoit fait passer par le feu, ne croyant pas qu'il y eust personne qui pût dignement tenir sa place. Ce ieune homme luy ayant donc esté donné pour ce mesme suiet: il luy donne quatre chiens, pour en faire le festin de son adoption. Au milieu du banquet, lors qu'il estoit en ioye, & qu'il chantoit pour le diuertissement des conuiez, Aharihon se leue, & dit à la compagnie, qu'il faut que celuy-là expie encore la mort de son frere. Ce pauvre garçon est bien estonné à cette parole: il regarde du costé de la porte pour éuader; mais il est arresté par deux hommes, qui ont commission de le brûler. Le quatorzième iour de Février, ils commencerent le soir par les pieds, qu'on deuoit rostir

à petit feu iusqu'à la ceinture, pendant la pluspart de la nuit : & apres minuit, on luy deuoit laisser reprendre ses forces, & vn peu de repos iusqu'au point du iour, qu'on deuoit acheuer cette funeste tragedie. Ce pauvre homme estant dans les tourmens, faisoit retentir ses cris & ses gemissements par tout le Bourg : c'étoit vne chose épouventable, de l'entendre hurler pendant l'horreur de la nuit : il iettoit de grosses larmes, contre la coustume des autres, qui font gloire de se voir brûler membre apres membre; & sans parler que pour chanter : mais comme cettuy-cy ne s'attendoit pas à la mort, il pleuroit & crioit d'vne façon, qui touchoit mesme ces Barbares : ce qui fit que l'vn des parents d'Aharihon, emû de compassion, fut pour mettre fin à ses tourmens, en luy donnant vn coup de couteau dans le sein. C'eust esté vn coup de grace, s'il eut esté mortel : cela fut pourtant cause, qu'on continua de le brûler sans s'arrester, en sorte qu'il finit ses peines avec sa vie auant le iour.

Le dix-septième, trois mille grains de porcelaine, ayants esté perdus, on  
consulte

consulte le Deuin, qui se masque le visage, & se cache les yeux, pour voir plus clair, à ce qu'on dir. Il court par les ruës suiuy de la populace: & apres auoir bien couru, il va droit au pied d'vn arbre; où il trouue deux mille grains; il retint le troisiéme millier pour se payer de ses peines; Cene sont là-dessus qu'acclamations: c'est à qui luy proposera plus d'enigmes pendant qu'il est en chaleur.

Le vingt-quatriéme, lors qu'on celebreroit l'Honnaouaroria, dont nous auons parlé cy-dessus à propos des songes, arriuerent trois Soldats, qui retournoient de la guerre contre la Nation de Chat: pour laquelle ils estoient partis il y'auoit plus d'vn an. Vn d'eux dit à son arriuée qu'il auoit vne chose de tres-grande importance à communiquer aux Anciens. Estant assemblez, il leur raconte qu'estant à chercher l'ennemy, il fit rencontre d'vne Tortuë, d'vne grosseur incroyable; & quelque temps apres, il vit vn Demon en forme d'vn petit Nain, qu'ils disent s'estre desja apparu à quelques autres: ils l'appellent Taronhiaonagui, qui signifie celuy qui tient le

Ciel. Ce Nain, ou ce Demon, parla en ces termes. C'est moy qui tient le Ciel, & qui a soin de la terre; c'est moy qui conferue les hommes, & qui donne les victoires aux combattans; c'est moy qui vous ay rendus les maistres de la terre & les conquerants de tant de Nations; c'est moy qui vous ay fait estre victorieux des Hurons, de la Nation du Petun, des Ahondihronnon, des Atira-guenrek, des Atiaonrek, des Takoulguehronnon, des Gentaguetehronnon. Enfin c'est moy qui vous ay fait ce que vous estes; si vous voulez que ie vous continuë ma protection, écoutez ma parole, & executez mes ordres.

Premierement, vous trouuerez trois François dans vostre Bourg, lors que vous y arriueres. Secondement, vous y entrerez lors qu'on fera l'Honnouoria. Tiercement, apres vostre arriuée, qu'on me fasse vn sacrifice de dix chiens; de dix grains de porcelaine par chaque cabanne; d'vn collier large de dix rangs; de quatre mesures de graine de tournesol, & autant de febves; Et pour toy, qu'on te donne deux femmes mariées,

qui seront à ta disposition pendant cinq iours. Si tout cela ne s'exécute de point en point, ie mets ta Nation en proye à toutes sortes de mal-heurs. Et apres que tout sera fait, ie te declareray mes ordres pour l'aduenir. Cela dit, le Nain disparut. Cét homme raconta aussi-tost sa vision à ses compagnons, qui en virent, à leur dire, vne preuue dès le iour mesme: car vni Cerf s'estant trouué à leur rencontre, il l'appella de loin, & luy commanda de venir à luy. Le Cerf obeït, s'aproche, & vient receuoir le coup de la mort de nostre Visionnaire. Quoy que tout cela ne soit probablement qu'vne fiction de ces trois Soldats, qui ont inuenté cette refuerie, pour couvrir leur honte, de retourner si long-temps apres leur depart, sans auoir rien fait: Il est néanmoins certain, que cet homme est autant defait, passé & abatu, comme s'il auoit parlé au Diable: il crache le sang, & il est si défiguré, qu'on n'oseroit quasi le regarder en face. Les Anciens n'ont pas manqué de faire le sacrifice ordonné, tant ils sont

132 *Relation de la Nouvelle France*  
prompts à obeir à tout ce qui approche  
du songe.

---

### CHAPITRE XIII.

*Depart du Pere Claude d'Ablon d'On-  
tagné, pour retourner  
à Kebek.*

**N**OUS estions bien en peine, com-  
ment nous pourrions faire sçavoir  
à Kebek, l'estat où estoient icy les af-  
faires; & combien passionnément ces  
peuples desirent que nostre établisse-  
ment se fasse au plustost. Ils le firent pa-  
roistre pour la dernière fois; en vn cele-  
bre Conseil, tenu le vingt-neufième Fé-  
vrier, où, entr'autres choses, ils dirent  
au Pere, qu'il falloit iouir de son reste à  
ce coup; qu'il y auoit plus de trois ans  
qu'ils estoient sur l'attente de la venue  
des François; qu'on les remettoit tou-  
jours d'année en année; qu'ils se las-  
soient enfin de tant de remises, & que si  
la chose ne se faisoit à present, il n'y fal-

loit plus songer ; qu'on vouloit rompre tout à fait , puis qu'on vsoit de tant de delay. Ils adiousterent de plus, qu'ils sçavoient bien , que ce n'estoit pas le commerce qui nous faisoit venir chez eux ; mais seulement la Foy, que nous leur voulions publier. Que ne venez-vous donc au plustost, disoient-ils, puis que vous voyez tout nostre Bourg l'embrasser ? On n'a point cessé tout cét Hyuer d'aller en foule dans la Chapelle , pour prier & pour se faire instruire. Vous avez esté tres-bien accueillis dans toutes les Cabannes, quand vous y avez esté pour enseigner : vous ne pouuez douter de nos volôrez, puis que nous vous auons fait vn present si solemnel, avec des protestations si publiques, que nous sommes Croyants. Ils adiousterent quantité d'autres choses, pour déclarer leurs sentiments sur ce sujet : En quoy certes, la Prouidence de Dieu est tout à fait admirable, de disposer de la sorte des Peuples à le rechercher, qui estoient il y a peu de temps les plus grands persecuteurs de son Eglise : Et ce qui paroist inconceuable, ces bonnes gens qui font

tant d'instance pour nous auoir, ne sçauent pas comment cela se fait, & d'où leur vient ce grand desir quasi malgré eux. Ils pressent nostre établissement en leur País, & se plaignent les vns des autres, de ce qu'ils nous font venir. Les Anciens disent qu'ils ne peuvent pas s'opposer à la ieunesse, qui demande des François: La ieunesse dit, que les Anciens veulent à cette fois ruiner tout leur país en nous y appellant: & avec tout cela, & ceux-cy & ceux-là, ne cessent de faire instance sur instance, & de nous menacer d'estre nos ennemis, si nous ne sommes au plustost leurs Compatriotes.

C'est ce qui nous faisoit rechercher toutes les voyes possibles, pour faire sçauoir leurs dispositions à Kebek, & pour haster la venuë des François, de peur de perdre vne si belle occasion. Personne apres tout, ne vouloit entreprendre de remener quelqu'un de nous à Kebec; de peur de laisser passer la saison de se fournir de Castors, & les provisions de toute leur année: car nous estions au temps, que toute la ieunesse

partoit pour la chasse. Nous estions dans le desespoir de pouuoir faire le voyage, quoy qu'il fust absolument necessaire pour nostre établissement. Il y auoit desia plus de deux mois, que nous vions de toutes sortes de machines pour en venir là; mais en vain. Enfin nous nous aduisâmes de faire vne neuvaine à saint Jean Baptiste, Patron de cette Mission, disants neuf Messes, pour obtenir du iour en vne affaire où nous ne voyons goûtte. Et voila, que contre nostre attente, & contre toute apparence humaine, sans sçauoir comment cela s'est fait, ny par qui; immédiatement apres la neuuème Messe; ie pars d'Onnontagué, accompagné de deux ieunes hommes des plus considerables du Bourg, & de quelques autres: à qui, sans doute, saint Jean inspira l'entreprise de ce voyage: aussi le Chef de l'escorte, se nommoit Jean Baptiste; c'est le premier Baptisé des Iroquois en pleine santé.

Ce fut sur les neuf heures du second iour de Mars, apres auoir celebré la sainte Messe, & dit mon adieu au Pays,

par le Baptesme d'un enfant, à qui ie le conferay, auant mon depart. Nous fismes cinq lieues pour cette premiere iournée, d'un temps de printemps plustost que d'hyuer, il se changea bien-tost, & la pluie nous obligea de passer un iour & deux nuits, au milieu d'un bois, dans vne maison sans portes, sans fenestres, & sans murailles.

Le quatrieme de Mars, apres six petites lieues, nous gistons au bord du lac, qui se termine à Tirhiroguen. Cette iournée fut rude, ayant presque tous-jours eu, ou la neige, ou l'eau iusqu'au genoux. Nous passons encore un iour & deux nuits en ce second giste: car le Lac que nous pensions trauerser sur la glace, commençoit à se dégeler: mais nous ressentions bien, par le froid de la seconde nuit, que le passage seroit libre, & le pont solide.

En effet, nous fismes sur la glace vne grande lieue & demie; apres quoy, c'étoit un plaisir de marcher mollement sur la nege; il nous fallut pourtant mettre bien auant dans l'eau, pour passer vne petite Riviere, qui auoit resisté à la violence du froid.

Le septième de Mars, apres vn leger repos, nous partons le matin, & marchant iusqu'au soir sans rien prendre: Nous ne peusmes arriuer à Oeiatonnehengué, que le lendemain vn peu auant midy. Nous esperions nous pouuoir embarquer sur le grand Lac: mais quoy qu'il ne fust pas gelé, tous les bords estoient tellement occupez de monceaux de neges, & de gros glaçons, qu'il ne faisoit pas bons'en approcher. Nous fismes donc deux petites lieuës sur le beau sable: & apres auoir donné la chasse à vn nombre incroyable d'Outardes, qui font là leur retraite pendant l'Hyuer, en vn petit marescage, nous y faisons la nostre pour cette nuit.

Le neuvième iour nous fut assez fâcheux. Nous marchâmes sur vn Estang glacé; mais tousiours le pied en l'eau, à cause que la pluye, qui estoit tombée le matin, n'estoit pas encore gelée. Nous vinsmes enfin sur vn beau sable, sur les riuës du grand Lac: mais nous fusmes arrestez par vne Riuiere profonde, dont la glace n'estoit pas assez forte pour nous porter. On cherche routes sortes

de moyens pour la passer : & comme on n'en trouuoit point , mes gens font alte pour deliberer de ce qu'on deuoit faire. Ils passent plus de trois heures à trembler de froid, plustost qu'à consulter. Vous pouuez croire que i'en auois aussi ma part. Le resultat fut de retourner sur vne partie de nos pas , pour chercher vn endroit propre pour passer la nuit. Nous trauerons donc vn autre Lac , avec la mesme incommodité que le matin ; mais avec cette difference , que nous fusmes accompagnez d'une grosse pluye , qui enfin nous contraignit de nous cacher sous des écorces.

Le iour d'apres , nous montons vne lieüe au dessus de l'emboucheure de la Riuere qui nous auoit arresté. Nous la trouuons assez fortement gelée pour la trauerfer. Mais , ô mon Dieu , que de peine , pour aller reprendre nostre chemin. Il fallut passer au trauer d'une vaste prairie pleine d'eau , parmy des neges molles & à demy fonduës , par des bois & par des estangs : & apres auoir franchy ces difficultez , il nous fallut mettre trois fois à l'eau pour passer les

Riuieres qui se rencōtroient. Enfin ayāt cheminé tout le iour, nous trouuasmes sur le soir, que nous n'auions auancé que trois lieuës dans nostre route. C'est dans les fatigues que Dieu est fort : & dans l'amertume qu'on le trouue bien doux.

Nous marchons presque tout l'onzième iour sur la glace du grand Lac, mais tousiours le pied à l'eau, à cause du degel, qui faisoit que nostre marche n'é toit pas trop assuree : car nous entendions quelques fois craquer la glace sous nous; & il falloit que quelques vns des plus hardis marchassent deuant, pour sonder le fort & le foible. Nous ne laissions pas pourtant de nous écarter de deux & trois lieuës de la terre, pour abreger le chemin qu'il nous eust fallu faire, si nous eussions cottoyé les bords du Lac Apres sept bonnes lieuës, la pluye nous arreste; elle ne cesse ny la nuit, ny le iour suiuant, elle redoubla si fort la seconde nuit, que nous estans couchez sur la terre, nous nous trouuasmes bien-tost estendus dedans l'eau; nostre petite cabanne estoit deuenüe en peu de temps vn grand estang. On se leue : on cherche

à se placer à sec. Les vns se mettent sur de petites buttes; mais ils s'exposent à l'eau qui tombe du Ciel en abondance, voulant éviter celle qui estoit sur la terre. Quelques-vns vont chercher vn endroit plus eminent, pour y faire du feu & bastir vne cabanne; mais la nuit, la neige & la pluye les en empeschent. Les plus paresseux demeurent iusqu'au iour en l'estat où ils estoient, de peur de trouver pis; vne nuit sembleroit bien longue en cét estat, si Dieu ne l'éclairoit. Quoy qu'il en soit, celuy qui auoit plus de patience, estoit le mieux couché.

Le iour venu, nous nous vismes tous trempés, & tous en desordre. Si fallut-il encore patienter: car le vent, la neige, & la pluye, sembloient conspirer ensemble, à nous arrester en vn si mauuais poste.

Nous le quittons apres deux iours & trois nuits: & ayants fait sept lieuës sur la glace, & partie sur la neige, nous bastifions nostre hostellerie en vn lieu vn peu plus raisonnable. Nos Sauvages se lassants de viure dans ces fatigues, avec vne nourriture moindre, que si nous n'eul-

sions eu que du pain simplement, & de l'eau, se mirent à chasser. Ils tuèrent vn Cerf, & quelques Chats sauvages, qui rétablirent nos forces.

Nous partons le seizième avec vn tres-beau temps; mais l'attrait de la proye est trop grand, pour des personnes qui en font tout leur bon-heur. Apres deux lieuës de chemin, les vns se cabannent, pendant que les autres courent le Cerf. La iournée ne fut pas difficile, puisqu'outre que nous fismes peu de chemin, nous en fismes quittes pour nous mettre vne fois à l'eau iusqu'aux genoux.

Tout le dix-septième se passa le pied à l'eau, dans vn temps rude, & par vn chemin affreux; tantost il faut grimper sur des montagnes de neiges, avec les pieds & les mains; tantost marcher sur de gros glaçons; tantost passer des Marais; puis s'enfoncer dans des brossailles; abbatre des arbres pour faire des ponts sur des Riuieres, trauffer des torrens; s'échaper des precipices; & au bout de la iournée, nous n'auions fait que quatre bien petites lieuës. Enfin pour

reconfort, nous logons dans vne hostellerie, où il n'y a pain, ny vin, ny liçt; mais en verité, Dieu y est tout entier.

Le dix-huictième; nous fismes six lieuës.

Le dix-neufième, iour de S. Ioseph, comme nous poursuiuions nostre route, marchant sur la glace du grand Lac, elle s'ouurit sous l'vn de mes pieds. Je m'en tiray plus heureusement qu'vn pauvre Chasseur Onnontaguehronnon, qui apres s'estre long temps debattu contre les glaces qui luy auoient manqué, fut abyssmé & perdu dedans l'eau, sans que iamais on le pût secourir. Apres auoir euité ces dangers, nous entrons dans vn chemin extrêmement difficile. Ce sont des rochers hauts comme des tours, & tellement escarpez, qu'on y marche autant des mains que des pieds. Cela fait; il fallut courrir trois lieuës sans relasche sur d'autres glaces, de peur d'enfoncer; & en suite passer la nuit sur vn rocher vis à vis d'Orondiata, qui est le passage & le chemin ordinaire pour aller à la Chasse des Castors. Nous fismes vn canot pour trauerfer le Lac. Comme nous

estions vingt de compagnie, quelques-uns s'embarquerent les premiers. Approchant de l'autre rive du Lac, ils briserent le deuant de leur batteau contre vne glace: les voila tous à l'eau, les vns attrapant le debris du canot, & les autres la glace qui l'auoit rompu. Ils font si bien qu'ils se sauuerent tous: & après auoir radoubbé ce Nauire d'écorces; ils nous le renuoyent pour passer apres eux: ce que nous fismes la nuit du vingt & vnième de Mars. Nous n'auions mangé à nostre disner, que fort peu de racines bouillies dans l'eau claire: si fallut-il nous coucher sans soupper, & sur des cailloux, à l'enseigne des Etoilles, abriez d'un vent de bise, qui nous glaçoit. La nuit suiuate nous couchasmes plus mollement; mais non pas plus commodement, nostre liêt fut la neige, & le iour d'apres, la pluye nous fit compagnie dans vn chemin horrible, par des rochers épouuantables à voir, tant pour leur hauteur, que pour leur grosseur; & aussi dangereux à descendre, que difficiles à monter: on s'entredonne la main les vns aux autres pour les franchir; ils bordent le

144 *Relation de la Nouvelle France*

Lac, qui n'estant pas encore tout deglacé, nous oblige à ce trauail.

Vn Cerf, sur le matin du vint. cinquième, nous retarde iusqu'au midy. Nous fismes trois lieuës de beau temps, d'assez beau chemin. Nous trouuons bien à propos à nostre giste, vn canot, ou plustost vn arbre entier creusé, que Dieu semble nous auoir mis entre les mains, pour passer le reste du Lac sans craindre la glace.

Nous nous embarquons le lendemain sept personnes dans cét arbre, & arriuons le soir à l'embouehure du Lac, qui se termine par vn sault & par des rapides violents. Dieu nous fit encore icy vne grace bien particuliere, en quittant nostre arbre, nous fismes rencontre d'vn assez bon canot d'ecorce, avec lequel nous fismes quarante lieuës en vn iour & demy: n'en ayant pas fait dauantage à pied les trois semaines precedentes, tant pour l'horreur du temps, que des chemins.

Enfin le trentième de Mars nous arriuons à Montreal, estant partis d'Onnontagué le second. Nostre cœur trouua icy la ioye que ressentent les Pelerins, quand ils arriuent en leur país. Et Dieu nous  
ayant

és années 1655. & 1656. 149

ayant conserué d'une façon si particulière, dans vn si dangereux voyage, nous fait voir qu'il veille plus qu'on ne peut s'imaginer sur le salut des Iroquois. Qu'il en soit beny à iamais.

*Vous remarquerez, s'il vous plaist en passant, qu'on a receu des lettres venues nouvellement de Kebec, par le dernier vaisseau; qui portent, que le Pere Claude d'Abbon, dont nous venons de voir le Journal, est retourné à Onontagué avec le Pere François le Mercier, Superieur de cette Mission, le Pere René Menard, le Pere Jacques Fremin, le Frere Ambroise Broar, & le Frere Ioseph Boursier: qui vont tous ioindre le Pere Ioseph Chammonot, demeuré dans le Pais des Iroquois. Ils sont escortez d'une cinquantaine de braues François, qui ont desia commencé une bonne habitation au centre de toutes ces Nations. Nous en verrons le succez l'an prochain, Dieu aidant. Les Peres demandent des Ouvriers Evangeliques, & le secours des prieres de tous ceux qui aiment le salut de ces Peuples. Comme les depenses qu'il faut faire pour soutenir une telle entreprise sont tres-grandes, si ceux qui font profession de contribuer à la Conuer-*

146 *Rélation de la Nouvelle France*  
*tion des Sauvages, vouloient soustenir cette*  
*Mission, ils feroient un grand service à Dieu.*  
*On a Baptisé en diuers endroits depuis quel-*  
*que temps, plus de quatre cents cinquante*  
*Sauvages, petits & grands, nonobstant les*  
*troubles & les obstacles de la guerre. Si on*  
*peut maintenir les Predicateurs de l'Euan-*  
*gile, dans ces Contrées, que j'appellerois vo-*  
*lontiers le Pais des Martyrs, on en Baptizera*  
*bien dauantage. Fiat, fiat.*

---

#### CHAPITRE XIV.

*De l'arrivée d'une troupe d'Algon-*  
*quins, nommez les Outaouak.*

**L**E sixième iour du mois d'Aouft de  
l'année 1654. deux ieunes Fran-  
çois pleins de courage, ayant eu permis-  
sion de Monf. le Gouverneur du Pais,  
de s'embarquer avec quelques - vns de  
ces Peuples, qui estoient descendus iuf-  
ques à nos habitations Françoises, firent  
vn voyage de plus de cinq cents lieues,  
sous la conduite de ces Argonautes;

portés, non dans de grands Gallions, ou dans de grandes Rambergues; mais dans de petites Gondoles d'écorce. Ces deux Pelerins pensoient bien retourner au Printemps de l'an 1655; mais ces Peuples ne les ont ramenez, que sur la fin du mois d'Aoust de cette année 1656. Leur arriuée a causé vne ioye vniuerselle à tout le País. Car ils estoient accōpagnez de cinquante canots chargés de marchandises, que les François vont chercher en ce bout du monde. Cette flotte marchoit grauement, & en bel ordre, poussée par cinq cents bras sur nostre grand fleue, & conduite par autant d'yeux, dont la pluspart n'auoient iamais veu les grands canots de bois, ie veux dire les Nauires des François.

Ayant mis pied à terre, au bruit estonnant des Canots, & ayant basti en vn moment leurs maisons volantes, les Capitaines monterent au Fort saint Louys; pour aller saluer Mons: nostre Gouuerneur, portant leurs paroles en la main, c'estoient deux presents, qui passent pour des paroles parmy ces Peuples. L'vn de ces deux presents, demandoit

148 *Relation de la Nouvelle France*

des François pour aller passer l'Hyuer en leur País : & l'autre demandoit des Peres de nostre Compagnie, pour enseigner le chemin du Ciel à toutes les Nations de ces grandes Contrées. On leur répondit à leur mode, par des presents, leur accordant tres-volontiers tout ce qu'ils demandoient. Mais pendant que ceux qui sont destinez pour cette grande entreprise, se preparent, apprenons quelque chose de nouveau des deux Pelerins François, & de leurs hostes.

Premierement, il est bon de remarquer que la langue Huronne s'estend bien cinq cent lieuës du costé du Sud : & la langue Algonquine, plus de cinq cents du costé du Nord. Je sçay bien qu'il y a quelque petite difference entre ces Nations ; mais cela consiste en quelques dialectes, qu'on a bien-tost apprises, & qui n'alterent point le fond de ces deux langues.

Secondement, il ya quantité de Lacs au quartier du Nord, qui passeroient bien pour des Mers douces, & le grand Lac des Hurons, & vn autre qui luy est voisin, ne cedent point à la Mer Caspi-

En troisiéme lieu, on nous a marqué quantité de Nations aux environs de la Nation de Mer, que quelques vns ont appellé les Puants; à cause qu'ils ont autrefois habité sur les rives de la Mer, qu'ils nomment *Quimipez*, c'est à dire eau puante. Les *Linouek*, qui leur sont voisins, sont environ soixante Bourgades. Les *Nado-uesionek*, en ont bien quarante. Les *Ponarak*, en ont pour le moins trente. Les *Kiristinons* passent tous ceux-là en estenduë; ils vont jusques à la Mer du Nord. Le País des Hurons, qui n'avoit que dix-sept Bourgades dans l'estenduë de dix-sept lieues, ou environ, nourrissoit bien trente mille personnes.

Vn François m'a dit autrefois, qu'il avoit veu trois mille hommes dans vne assemblée, qui se fit pour traiter de paix, au País des gens de Mer. Tous ces Peuples font la guerre à d'autres Nations plus éloignées; tant il est vray, que les hommes sont des Loups à l'égard des hommes: & que le nombre des fous est infiny. Ces fous se tuent, se voulant donner la loy lesvns aux autres. Patience pour des Barbares, qui ne connoissent pas

Dieu; mais ceux qui font profession de le connoître, & qui sçauent qu'il est vn Dieu de paix, que sa demeure est dans la paix, & qu'il vent gouverner les hommes, comme vn Salomon pacifique. ceux-là, dis-je, sont bien plus coupables. Les Sauvages Chrestiens demandent pourquoy ceux qui sont Baptizez, au de-là de la Mer: c'est à dire en Europe, se font la guerre les vns aux autres, au lieu de les venir secourir contre ceux qui les empêchent d'estre instruits, & de croire en Dieu paisiblement, & qui font mourir les Croyants.

Difons en quatrième lieu, que ces deux ieunes hommes n'ont pas perdu leurs peines dans leur grande courle: Ils n'ont pas seulement enrichy quelques François à leur retour; mais ils ont donné beaucoup de ioye à tout le Paradis dans leur voyage; ayant Baptizé, & enuoyé au Ciel environ trois cents petits enfants; qui ont commencé à connoître, & à aimer & posseder Dieu, en mesme temps qu'ils ont esté lauez dans son Sang, par les eaux du Baptesme. Ils ont reueillé dans l'esprit de ces Peuples, le souuenir des beautez de

es années 1655. & 1656. 151

nostre Créance, dont ils auoient eu vne premiere teinture au País des Hurons: lors qu'ils alloient visiter nos Peres qui l'habitoient, ou que quelques-vns de nous autres s'approchoient des Contrées voisines de leur País.

---

## CHAPITRE XV.

*Le depart des Algonquins Outouak,  
& de leur defaite.*

Pendant que ces Peuples faisoient leur petit traficq, trente ieunes François s'équipèrent, pour les accompagner iusques en leur País, & en rapporter des peaux de bestes mortes. Le leur donnay pour guides, dans les voyes de leur salut, le Pere Leonard Gareau, & le Pere Gabriel Dreuillettes, anciens Ouyriers Euangeliques, bien versez dans les langues Huronne & Algonquine. Ils estoient ravis de se voir choisis les premiers, pour porter Iesus-Christ dans vn Pays également remply de Croix, de te-

192 *Relation de la Nouvelle France*

nebres, & de morts. Vn Frere de nostre Compagnie, nommé Louys le Boëfine, desira d'estre de la partie, pour secourir les Peres, avec lesquels se ioignirent trois ieunes hommes François, bien resolus de viure & de mourir avec les Predicateurs de l'Euangile.

Le iour du depart arresté : cette escotiade se joint avec le gros des Sauvages. On met les canots en l'eau, on s'embarque lestement, on fait iouer les aurons, & le dernier Adieu se dit, à coups de fusils & de canons. Mais, ô mon Dieu, que les choses humaines sont inconstantes. Tel est remply de ioye au matin, qui meurt de tristesse auant la nuit.

A peine cette Flotte, composée de plus de soixante Vaisseaux, auoit-elle vogué vne iournée sur le grand fleuve, qu'elle fait rencontre d'un Canot, conduit par deux Soldats François, enuoyez par le Gouverneur des Trois Riuieres, pour donner aduis que l'Iroquois Agneronon, grand ennemy des Algonquins, & des Hurons, estoit en campagne, & qu'il ne manqueroit pas de leur dresser des embusches dans leur voyage. En effet, il

*ès années 1655. & 1656. 153*

s'estoit caché à l'abry d'une pointe , pour les surprendre au passage ; mais il fut trompé pour ce coup : car nos gens redoublant leur courage , firent iouër si fortement & si adroitement leurs aurons , qu'ils passerent promptement à la faueur de la nuit, sans estre apperceus, & arriuerent sains & sauues au Bourg des Trois Riuieres.

Nos trente François , qui s'estoient équipéz en vn moment, pour vn voyage de cinq cents lieuës : voyant par l'expérience de vingt-huict lieuës qu'ils auoient desia faites , qu'ils n'estoient pas montez de bons Canots, en ayant desia creué quelques-vns, & que leurs provisions estoient bien courtes pour vn chemin si long. Que d'ailleurs ils seroient contrains de mettre la main aux armes, si l'Agneronon, avec lequel nous auons vne paix de ie ne sçay quelle couleur, attraquoit leur Flotte , iugerent à propos de remettre la partie au Printemps de l'année suiuate.

Nos deux Peres , qui voyoient bien les dangers où ils s'exposioient : mais qui n'ignoroient pas aussi que le traficq des

Ames qu'ils alloient faire , estoit plus noble que celuy des peaux , que nostre Escouade Françoisé abandonnoit , ne voulurent jamais quitter la partie. Ils s'embarquent avec le Frere , & avec les trois François , qui s'estoient ioints avec eux , méprisans leur vie pour le salut de ces Peuples , auxquels ils s'estoient donnez pour l'amour de Iesus-Christ.

Les voila donc sur les eaux , avec deux cents cinquante Sauvages Algonquins , à la reserué de quelques Hurons , échapez du naufrage de leur ancien País. Ils se font Barbares , pour ainsi dire , avec les Barbares , pour les rendre tous enfans de Dieu.

Les Iroquois Agneronons , qui n'estoient qu'environ six vingts : voyant que leurs ennemis estoient passez , les suiuent à la sourdine , à force de bras & de rames. Ils marchent la nuit serrez & sans bruit , se cachant le iour dans les bois , enuoyant des Espions , pour reconnoistre la marche des Algonquins. Ce qu'ils firent bien-tost : car ces pauvres gens , quoy qu'auertis de se tenir sur leurs gardes , faisoient par tout un

grand bruit. Quantité de ieunes gens, qui n'auoient iamais manjé d'armes à feu, en ayant achetè des François, prenoient vn singulier plaisir au petit tonnerre que leurs arquebuses faisoient rouler dans l'écho des forests. On dit mesme qu'vn ieune Iroquois, amy de la paix, leur vint donner aduis de marcher en silence, & que ses gens estoient aux aguets, pour les surprendre; mais ces ieunes étourdis se fiant en leur courage, & en leur nombre, n'auoient des oreilles que pour le bruit qu'ils faisoient eux-mêmes, s'arrestant fort souuent à tirer sur le gibier qu'ils rencontroient.

L'Iroquois prend le deuant, se faist d'vn poste fort avantageux, au bord de la grande Riviere, par où les Algonquins deuoient passer. Il se retranche premierement sur vne petite eminence, avec des arbres, qu'ils ont bien-tost mis à bas. Les Sentinelles, qu'il auoit placées en des lieux fort commodes, pour decourir de fort loin sur le grand fleuve, ayans auerty leur Capitaine que la flotte paroissoit: Il iette vn bon nombre de braues Fuseliers dans des ioncs, &

dans de grands herbiers, en vne pointe que nos gens venoient friser, Six Canots de Hurons, & quelques autres Algonquins, precedant le gros d'environ cinquante ou loixante pas, s'estant venus ietter dans les pieges sans y penser, receurent vne gresse de plomb, si prompte & si rude, que plusieurs furent tuez, sans sçauoir qui leur auoit donné le coup de la mort. Aussi tost que les Iroquois eurent fait leur décharge, ils sortent de leur embuscade comme des Lyons de leur taniere, se iettent sur ceux qui estoient encore en vie, & les traissent dans leur fort. Le Pere Leonard Gareau, qui estoit dans cette auant garde, fut blessé d'vn coup de fusil, qui luy rompit l'épine du dos.

Ceux qui suiuoient, voyant ce beau ménage, prennent les armes, se iettent à terre, courent apres l'ennemy; mais ils rencontrent bien-tost vn retranchement, ou vn fort qui fait feu de tous costez: Ils l'enuironnent, ils l'attaquent, on en tuë, on en blesse de part & d'autre. L'Iroquois se deffend si bien, que les Algonquins ne le purent enleuer, ny

porter à sortir de son fort pour venir au combat. Il sçauoit bien qu'il n'estoit pas égal en nombre, & que la peau de Lyon luy manquant, il s'estoit fort bien serui de celle du Renard.

Nos gens voyant cela, mettent la main à la hache, font en peu de temps vn fort assez proche de celuy des Iroquois, pour se mettre à l'abry, & se pouuoit vn peu rafraichir. Ils attendoient que les Iroquois quittassent leur Reduit, afin de les pouuoit poursuiure; mais ils se tinrent clos & couverts. Les Algonquins voyant que la saison les obligeoit de haster leur retour en leur País, parlementēt avec les Iroquois, leur font vn present à ce qu'ils décampent: se retirent les premiers, pour leur donner le passage libre. Les Iroquois refusent le present, ils font la fourde oreille, resolu de charger encore nos gens; mais ils furent trompez: car les Algonquins feignant de se vouloir fortifier dauantage, pour attendre le depart de l'Iroquois, firent vn bruit comme d'vn abbaris de bois, à grands coups de hache; & pendant ce tintamarre, les Capitaines faisoient filer

158 *Relation de la Nouvelle France*  
doucement leurs gens dans leurs Canots, à la faueur des tenebres de la nuit. C'est ainsi qu'ils euaderent, laissant dans leur fort le Pere Gabriel Dreuillettes, & son Compagnon, & les trois François qui s'estoient liez avec eux. Le Pere les vouloit suiure, mais pas vn ne les voulut embarquer. Qui veut solidement prescher le Crucifix, ne doit attendre que des Croix.

---

## CHAPITRE XVI.

*De la mort du Pere Leonard  
Garreau.*

DANS la coute du Pais des Hurons, ces pauvres Peuples se repandirent de tous costez. Les vns dans la Nation neutre: vne bonne bande se refugia à Kebec, dans le sein des François: & quelques vns se retirerent au Pais des Algonquins, nommez Ontaouak, dont nous venons de parler. Vne partie de ces pauvres fugitifs e-

es années 1655. & 1656. - 159

toient descendus à Rebec avec les Algonquins ; & comme ils auoient connu le Pere Leonard Garreau dans leur ancien País, & qu'ils auoient desir receu de luy quelque teinture de nostre Creance , il leur fut bien aisé, inuitant leur ancien Pasteur, de le gagner. Il auoit plus d'enuie de leur prescher Iesus-Christ, qu'ils n'auoient encore de volonté de le receuoir. Il se lia donc avec eux dans la resolution de donner son sang & sa vie, pour l'Euangile. Il voyoit quasi vne mort inéuitable, dans les dangers d'vne entreprise aussi sainte qu'elle estoit penible. Il s'attendoit, ou d'estre massacré en chemin, comme il a esté, ou de mourir de faim dans vn País éloigné de cinq cents lieues des François, ou d'estre mis à mort par le foye d'un Barbare: toutes ces veues ne l'effrayoient point.

Ce fut le Mercredy trentième d'Aoust de cette année 1656. que les Iroquois estant en embuscade, & faisant vne décharge sur six Canots Hurons, qui marchoient les premiers, comme nous auons dit au Chapitre précédent,

blesserent ce bon Pere à mort. Vne balle luy ayant rompu l'épine du dos, le renuerfa dans le Canot qui le portoit. Aussi-tost qu'il fut blessé, les Iroquois le traisterent comme vn chien dans leur fort: le dépouillerent tout nud, luy rauissant mesme sa chemise, ne luy laissant qu'un petit calleçon. Ils le tournoient & retournoient, pour luy arracher la balle du corps. Ils luy presentèrent vn breuage, comme vne medecine, qu'il ne voulut point prendre. Il fut trois iours couché sur la platte terre, baigné dans son sang, sans boire ny manger, sans Medecin, sans Chirurgien, sans autre secours que du Ciel. En fin ayant esté frappé le Mercredy, ils le porterent le Samedy matin à Montreal, iettant deux mechans petits presens, selonc leur coustume; l'un pour temoigner qu'ils estoient marris de l'accident qui estoit arriué; l'autre pour esluyer nos larmes, & appaiser nos regrets. Tous les habitans de Montreal, regardoient & honoroient ce pauvre Pere comme vn Apostre, & comme vn Martyr, luy portant compassion iusques au profond du cœur.

Ayant

Ayant fait rencontre en ce lieu du Pere Claude Pijart, Religieux de nostre Compagnie, son ame fut remplie de ioye, & il répandit son cœur dans le cœur de ce bon Pere, qui nous a marqué les particularitez de sa mort. Au moment, dit-il, qu'il fut blessé, il s'écria, *Domine; accipe spiritum meum; Mon Dieu, retirez mon esprit. Domine, ignosce illis.* Seigneur, pardonnez-leur. Il dit ingénument au Pere, qu'il n'auoit eu, ny dans l'attaque, ny dans sa prise, ny dans les mauuais traitements de ses meurtriers, aucune indignation, ny mesme aucune froideur contre eux; mais au contraire, qu'il ressentoit vn esprit de douceur, & de compassion pour ceux qui luy ostoyent la vie. Il dit aussi, que se voyant dépouillé tout nud, il ressentit vne grande ioye, & vne grande satisfaction d'esprit, se voyant mourir dans la nudité de Iesus-Christ, son Maistre. Mais cette ioye sensible ne dura pas long-temps, Dieu voulant acheuer en luy son ouurage, & le purifier entierement, se cacha, & le priua de toute consolation. C'est, disoit-il;

la plus grande peine que i'aye ressentie dans tous mes abandonnements, de me voir comme délaissé de nostre Seigneur. Il est vray qu'il me fortifioit en la pointe de mon esprit, par vne conformité amoureuse que i'auois à sa sainte volonté, le rémerciant de la faueur & de l'honneur qu'il me faisoit, de donner ma vie pour luy.

Le Samedi qu'il nous fut apporté, il se confessa trois fois fort exactement, & avec vne grande contrition: Il receut le saint Viatique, & en suite l'Extreme-Onction, répondant avec pieté aux paroles & aux prieres de l'Eglise. Ah! que ie suis indigne des faueurs que Dieu me fait, disoit-il! Ie n'ay qu'un regret, c'est de souffrir si peu; d'estre trop à mon aise: & de n'auoir pas recherché assez purement la gloire de Dieu. Il reïteroit souuent ces paroles, *Ita Pater, quoniam sic placitum fuit ante te! Fiat voluntas tua.* Oüy, mon Pere, puis que cette mort est agreable à vos yeux, Que vostre volonté soit faite. Il parloit de sa mort comme enchassée dans la mort de Iesus-Christ. Enfin sur les onze heures de nuit du

es années 1655. & 1656. 163

mesme Samedy, le second iour de Septembre, vne conuulsion l'emporta, nous laissant à tous vne ioye au cuer, & vne douce esperance, que son sang produiroit vn iour des fruiets dignes de la gloire de Dieu. On n'ômit rien pour honorer ses funérailles, & pour témoigner l'affection qu'on luy portoit. Son corps fut mis dans le Cimetiere commun, en vn lieu destiné pour les Prestres, sur lequel on pretend de faire vn iour paroistre quelques marques du respect qu'on doit à sa memoire.

L'auois, dit le mesme Pere, connu tres-particulierement dans le Pais des Hurons, & admiré la haute vertu de cét homme de Dieu. Je me souuiens qu'hiuernant avec luy l'an 1644. en vn lieu nommé Endarahy, & passant sur vn étang glacé, le quatrième de Decembre, iour de saincte Barbe, la glace se rompant sous mes pieds, j'enfonçay dans l'eau; luy sans penser au danger, accourut à moy pour me secourir, la glace manquant sous luy, aussi bien que sous moy, nous nous vismes tous deux à deux doigts de la mort; mais ayant fait vn

vœu en l'honneur de la Sainte, dont nous honorions la memoire, elle procura nostre deliurance: ce que j'attribuay à ses merites.

Il fit l'Esté suiuant vn voyage avec moy au Pais des Nipisiriniens, où les fatigues que son zele luy faisoit souffrir, le ietterent dans vne maladie que nous croyions tous estre mortelle: mais Dieu luy reseruoit vne mort plus genereuse.

J'ay particulierement remarqué & honoré en luy, vn grand respect, & vne attention exacte en toutes les choses de deuotion. Vne humilité qui me confondoit, cherchant en toutes rencontres la soumission, & le mépris. Vn amour ardent & vn infatigable zele du salut des ames, qu'il a augmenté apres dans les diuerses Missions où il a esté employé. Il aimoit de cœur & d'affection la sainte Vierge, qui comme ie croy, luy a procuré vne mort si glorieuse.

Voicy comme en parle vn autre Pere, à qui son ame estoit assez déconuerte. Nous auons appris ce soir quatrieme de Septembre, l'heureuse mort du Pere Leonard Garreau, homme vrayement

*és années 1655. & 1656. 169*

selon le cœur de Dieu, d'une humilité tres-rare dans de tres rares talens, qu'il a toujours cachez: D'un zele, & d'une ferueur si efficace, qu'il penetroit les cœurs de ceux avec qui il conuersoit: D'une obeissance à tout faire, & à ne rien faire, estant content de tout. Detaché entierement des creatures, & attaché inuiolablement à Dieu, qu'il aimoit en esprit & en verité. Il estoit remply de solides sentimens de la Foy, & pour l'ordinaire sans aucun goust sensible; ce qui n'empéschoit pas qu'il ne fust très-exact à tous les devoirs de la veritable deuotion. Il y a enuiron dix ou onze ans, qu'estant malade à la mort, selon l'opinion de nos Medecins, qui l'auoient abandonné, i'eus la consolation de penetrer dans les plus secretes pensées de son cœur; ce n'estoit qu'un perpetuel amour, vn abandon total de soy-mesme aux volonte Diuines, avec tant de ferueur, avec vne force d'esprit si vigoureuse, avec des transports d'une ame si remplie de Dieu, qu'il n'appartenoit qu'à son eloquence de les exprimer; ce qu'il faisoit, à la verité, fort energique-

ment, mais avec des sentiments de soy-mesme aussi humbles & aussi profonds, que ses hautes vertus estoient releuées. Et depuis ces dix ans là, il a esté toujours croissant dans ce double esprit d'humilité & d'amour.

Difons pour conclusion, que l'amour & le zele des Ames, ont esté son veritable caractere. Ce zele luy a fait quitter le monde pour entrer en nostre Compagnie. Il luy a fait abandonner ses parents, ses amis, & sa patrie, pour se ietter dans le Canadas, non parmy des Roys & des Princes, ou parmy des Peuples bien policez; mais parmy des Barbares, dans le milieu des forests, où la nourriture n'est quasi pas capable de sustenter la vie; mais seulement d'empescher la mort. Enfin le zele a esté son element, pendant son sejour en ce nouveau Monde, & le dernier air qu'il a respiré à sa mort. A mesme temps que les Iroquois l'eurent blessé, & traîné dans leur Fort, s'oubliant de sa nudité, méprisant les playes qui luy causoient la mort, il se traîna vers quelques Captifs Hurons, qu'il auoit engendrez à Iesus-

Christ par les Eaux du Baptesme. Il leur parla d'une voix, à la verité languissante; mais pleine de feu, pleine d'amour, pleine de sang. Il les anima à souffrir constamment pour Dieu, les tourmens qu'il scauoit bien leur estre preparez, les asseurant qu'ils se verroient bien-tost au Ciel, s'ils perseueroient dans la Foy qu'ils auoient embrassée. Enfin les ayant ouïs en confession, il les purifia dans le Sacrement de Penitence.

Puis ayant ietté les yeux sur vn ieune François, qui par vn dépit remply de rage & de trahison, s'estoit ietté parmy les Iroquois: Il l'appelle, luy gagne le cœur, luy fait voir l'enormité de son crime; il tire des regrets & des larmes de ce perfide, luy fait confesser tous ses pechez, & en luy donnant l'absolution, il le dispose à la mort, qu'il ne croyoit pas si voisine. Vn Iroquois l'ayant decouvert aux François de Montreal, il fut pris & mené à Kebec, & condamné au dernier supplice, qu'il supporta avec vne resignation qui rait tout le monde. Il benissoit Dieu, de ce qu'il auoit esté pris & condamné, disant hautement que

168 *Rel. de la Nou. Fr. és an 1655. & 1656.*  
c'étoit fait de son Ame , si on n'eût osté  
la vie à son corps. Les Ames saintes ne  
vont quasi iamais toutes seules en Para-  
dis , Dieu veut qu'elles en menent ordi-  
nairement quelques-vnes avec elles, qui  
leur tiennent compagnie dans la gloire.

F I N.

655. & 1656.

on n'eût osté  
es saintes ne  
les en Para-  
nement ordi-  
uec elles, qui  
ans la gloire.